



GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 35 F - 5,34 €

Bimestriel n° 109 – 19^e année – janvier-février 2000



DOUBLE EXECUTION CAPITALE A ALLADAH LE 10 JANVIER 1898

par Jean-Michel Bergougouin

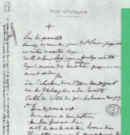
1



L'AFFAIRE CHASLES/VRAIN-LUCAS

par Laurent Doussin

5



LA COMMUNICATION AUDIOVISUELLE AU XX^e SIECLE

par Jean-Jacques Ledos

9



LE FICHER DE BERTALL (SUITE)

par Fabrice Masanès

13



LES FANTAISIES DE MAXIME LISBONNE

par Christiane Demeulenaere-Douyère

18



LE PARTI DEMOCRATE LIBERAL ARMENIEN

par Cyril Le Tallec

20



LES HAUTS QUARTIERS DE L'EST PARISIEN D'UN SIECLE A L'AUTRE

par Christiane Demeulenaere-Douyère

22



STEELES ROUGES

par J.J. Gandini

25



Et aussi...

Médias p. 23-24

Le temps des livres p. 26

L'amateur p. 32

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 109
janvier-février 2000

Publication des
Editions Floréal
BP 872
27008 Evreux cedex
39-41, rue de la Harpe
Tél. : 02.32.33.22.33

Directeur de la publication :
Georges PELLETIER
Secrétaire de rédaction :
Claude VIRLOUVET
Avec la collaboration
pour ce numéro de
J.M. BERGOUNIOU
S. BOULOUQUE
E. COMMUN
C. DEMEULENAERE-DOUYERE
L. DOUSSIN
J.J. GANDINI
B. GENET
J.J. LEDOS
A. LORRY
G. PELLETIER
C. LE TALLEC
B. TILLIER
J. TRÉMINTIN

Commission paritaire : 64185
I.S.S.N. : 02-42-9705

© Editions Floréal
Tous droits de reproduction
des articles et documents publiés
strictement réservés.

Les manuscrits
ne sont pas renvoyés.

Les articles publiés dans cette
revue sont résumés et indexés
dans HISTORICAL ABSTRACTS
and AMERICA :
HISTORY and LIFE

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris - Tél. 01.40.24.21.31

Imprimé en France

Secrétariat de rédaction
et mise en page :
Scoop Presse Normande à Evreux
Impression :
27 Offset-Gravigny

EDITORIAL

Ouf ! Nous venons de franchir le cap de l'an 2000 après une fin d'année désastreuse.

Lequel d'entre-nous n'a jamais songé à calculer l'âge qu'il aurait le 1^{er} janvier 2000 ; dans quelle classe il serait ; si elle ou il aurait rencontré l'âme sœur ; s'il aurait trouvé du boulot ; combien il aurait d'enfants ; s'il serait à la retraite ; et pour les plus anciens, s'ils vivraient encore à la date fatidique.

Pour ce qui nous concerne, en 1981, nous étions loin d'imaginer que notre aventure durerait jusqu'à ce jour. Pourtant, c'est allégrement que nous publions ce numéro 109, premier de l'an 2000.

Certes, ce n'est pas pour autant que tous les obstacles sont renversés. Nous avons consolidé notre équipe (que nous saluons au passage) et la variété des articles semble satisfaire nos lecteurs. Mais il reste le problème de la diffusion qui est loin d'être notre fort. Chaque année, nous devons combler le trou laissé par nos abonnés défaillants, et cette année encore, plus particulièrement, car bon nombre d'entre eux ont d'autres soucis en tête que celui de penser à nous adresser leur chèque de réabonnement. Ceci explique le retard apporté à la parution de ce numéro.

Dans le même ordre d'idée, nous déplorons quelques annulations surprenantes, particulièrement venant de bibliothèques municipales dont nous étions persuadés conserver la fidélité (*).

Par contre, nous avons le plaisir de recevoir des lettres d'encouragement, ainsi celle de Guy Chatelan dont il nous est agréable de publier cet extrait :

Cher Gavroche,

J'ai le grand plaisir de te trouver à la petite biblio de Champagne-en-Valmorey. Ton dernier numéro (N° 108) est formidable : que des articles passionnants...

Guy Chatelan nous demande ensuite de signaler à nos lecteurs - à propos de l'article sur *Steinlen* - la remarquable exposition sur ce grand artiste qui se tient actuellement à Genève jusqu'au 30 janvier.

La bibliothèque dont parle notre ami se trouve dans un petit village de l'Ain qui comprend moins de 2000 habitants.

Simple question : comment se fait-il qu'une petite bibliothèque de province a au moins un lecteur qui trouve notre revue "formidable", alors que d'importantes bibliothèques cessent leur abonnement sous les prétextes fallacieux que "cette revue n'est pas lue" (peut-être non présentée) ou qu'il leur faut "faire des économies" ?

Mesdames et Messieurs les Conservateurs et les Bibliothécaires, vous savez quelle estime nous vous portons ayant conscience que votre soutien est utile, pour ne pas dire indispensable à notre survie. Alors, les décisions prises à notre rencontre ne viennent-elles pas de plus haut ?

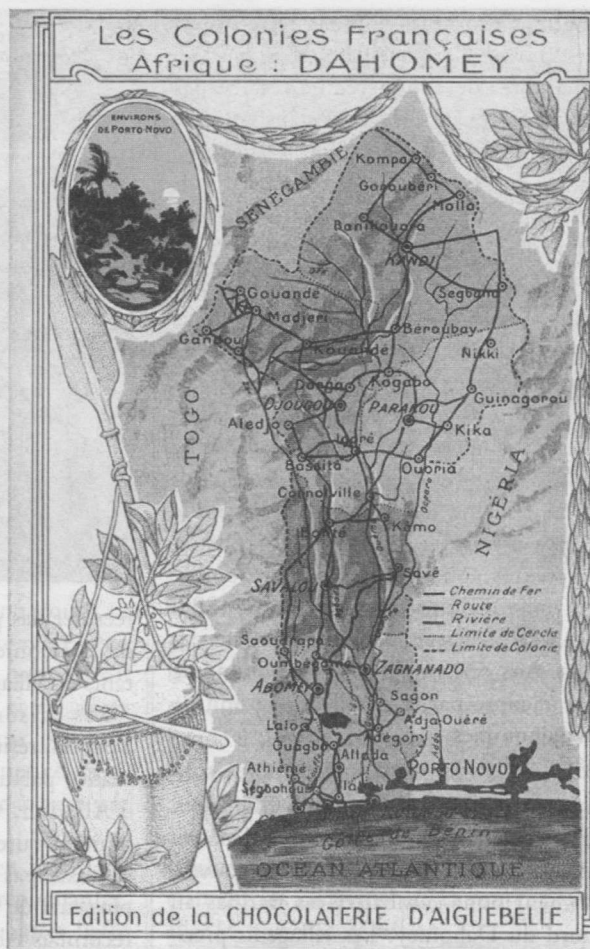
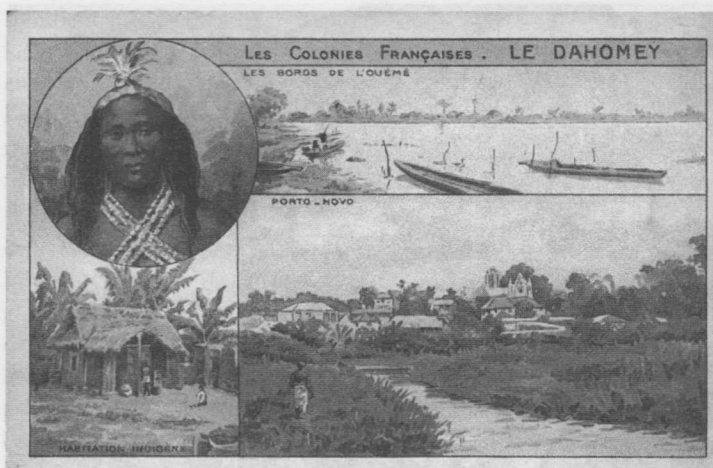
Le "vrai" *Gavroche*, aux jours de la colère, se promenait dans les barricades en sifflant en toute liberté avant de tomber sous les balles des amis de l'Ordre.

Notre *Gavroche* tombera-t-il sous les coups de l'ostracisme ?

Nous souhaitons que non, grâce à la protection et au soutien de nos chers lecteurs... Nous leur présentons nos vœux les plus sincères, de bonheur, de santé et pour qu'ils aient une prospérité.

Gavroche

(*) A titre d'exemple, au cours des deux dernières années, nous avons enregistré des annulations de bibliothèques dont *Givors, Montreuil, Sevrans, Creil, Suresnes, Cherbourg, Dieppe, Pontivy, Challans, La Courneuve...* sans évoquer ni collèges ni lycées "pour manque de crédits".



Double exécution capitale à Alladah le 10 janvier 1898

La côte du Dahomey encore appelée "Côte des esclaves" est visitée très tôt par les Dieppois, puis les Génois et les Portugais. La France s'installe en Afrique, les comptoirs sont rattachés rapidement à la Compagnie des Indes occidentales (1). La Compagnie du Sénégal, succédant à la Compagnie des Indes en 1685, cède ses comptoirs à la Compagnie de Guinée qui obtint le monopole du commerce et de la vente des esclaves. Finalement la Compagnie des Indes reprend les comptoirs en 1720. La présence française à Ouidah, le célèbre comptoir de Juda, ne se manifeste plus que par la présence d'un sous-officier et d'une maison de commerce après l'abandon du fort par les militaires en 1797.

Le Royaume d'Ardrès s'étend entre les royaumes de Ouidah et d'Abomey. Yégou encore nommé Adjahouto, originaire du pays des Egbas, fuit son pays après un meurtre et s'installe à Allada. Ses descendants prendront le titre de roi et le premier qui nous est connu est Kopon qui meurt en 1610. Bientôt annexé par le Royaume d'Abomey, Le royaume d'Allada sert d'état tampon entre Abomey et les royaumes côtiers en contact avec les nations européennes. Le 26 janvier 1894, Béhanzin, après une guerre très dure, fait sa soumission au général Dodds. Le 4 février 1894,

un traité est signé avec le royaume d'Allada, ancien royaume d'Ardrès comme "Etat indépendant". Le prince Ganhou-Hougnon est élu (2) par les habitants et les notables et prend le nom de Gi-Gla No Pon Gbé Nou Mahou.

L'article 5 précise que le roi exerce son autorité et administre le pays d'après les lois et les usages en vigueur, toutefois, la traite des esclaves et les sacrifices humains sont interdits. Mais aucune des grandes décisions administratives, militaires ou impliquant des blancs ne pourra être prise sans l'avis des autorités françaises (3). Un décret du 26 juillet 1894 fixe le fonctionnement judiciaire de la

colonie et le titre IV de la juridiction criminelle est censé régler son application. "Article 15... [il est] constitué en tribunal criminel, connaît des crimes commis sur le territoire dépendant du gouvernement du Dahomey et dépendances, et de toutes les affaires qui sont déferés en France au cours d'assises". Nous verrons comment ces textes seront appliqués de façon expéditive.

En France, à la fin du 19^e, une partie de la population vante les mérites d'une colonisation de l'Afrique et y voit le moyen d'oublier les désastres de la guerre de 1870 par la construction d'un grand empire, l'autre partie indifférente aux

charmes exotiques combat cette vision des choses. Ce qui est sur, c'est que les Chambres de commerce ne restent pas indifférentes et se lancent dans ce vaste monde colonial. La Chambre de commerce du Havre accorde des subventions notamment à la colonie alsacienne lorraine du Dahomey.

Georges Thierry part en mai 1897 comme sous-directeur de cette exploitation agricole qui doit naître dans la région d'Allada. Après un voyage presque sans histoire et une installation somme toute facile, notre jeune homme rencontre les notables locaux avec lesquels il noue des liens. Régulièrement, il prend le temps d'écrire à ses commanditaires et ses textes sont publiés par la Société Havraise d'Etudes diverses (4) dès 1898. L'un de ces lettres, certainement l'un des plus durs écrits qu'il m'ait été donné de lire raconte par le détail l'exécution de deux hommes.

L'affaire commence aux environs du 15 septembre 1897 quand Gigla, roi d'Alladah fait enrôler de force dans un village les porteurs exigés par le gouvernement pour combattre les Baribas au nord du Dahomey. Les villageois prennent les armes deux coups de feu sont tirés : un garde civil est tué, un autre est blessé. Une expédition punitive est montée. Deux hommes sont arrêtés. Aucun écho de la procédure judiciaire, de jugement. Georges Thierry raconte.

«Les deux condamnés sont des indigènes pris les armes à la main, le jour où le capitaine Rigaud, inspecteur de première classe de la garde civile, fit son expédition à K'pomé, village rebelle de la province d'Alladah, où quelque temps auparavant un garde civil, chargé de



recruter des porteurs pour le gouverneur de la colonie avait été tué par les habitants du village.

Les prisonniers ont été amenés de Togodo, résidence royale, à six heures du matin, par un brouillard intense. Le roi d'Alladah, Gigla, a passé sa journée d'hier à faire fétiche à cette occasion. Il n'assiste pas au supplice, mais y envoie plusieurs de ses ministres ; parmi eux, je reconnais Abrogan, chef des féticheurs, Padonou, chef d'Alladah et enfin le Migan, ministre de la justice du royaume et exécuter des hautes œuvres. Ils viennent tous nous souhaiter le bonjour.

Le cortège, composé de ministres, des porteurs de tam-tam et des chanteurs du roi, arrive à six heures et demie sur la place d'Alladah. Les condamnés ont les mains liées sur le ventre, et, dans la bouche un bâillon fait de deux morceaux de bois accouplés en forme de T. La branche verticale se met dans la bouche du patient jusqu'au fond de la gorge

pour immobiliser la langue, et la partie horizontale, recouverte de paille, s'appuie sur les lèvres au moyen de deux liens partant de chacune de ses extrémités pour être noués derrière la tête. Je pensais que ce bâillon devait empêcher le patient de jeter des cris, mais l'explication de cette coutume m'a été donnée par Padonou. Du temps de Béhanzin, paraît-il, les ministres du roi devaient tous posséder le talent de trancher les têtes ; ceux de service le jour d'une exécution étaient responsables des paroles malveillantes ou des insultes qu'aurait pu conférer le condamné contre le roi (car il était défendu d'insulter le roi... en public, s'entend) et eussent été punis de prison si le fait s'était produit. Pour éviter ce désagrément, ils prenaient la précaution de museler leur sujet.

Des deux condamnés, l'un est vieux. Le pauvre diable est résigné ; il marche droit, s'arrête devant nous et semble prendre son parti de ce qui lui arrive. Il a le regard vague et paraît hébété. Le second au contraire, un homme jeune, fort et bien bâti, refuse de marcher et se couche à terre. Il est relevé à coups de pieds et de poings par les indigènes qui l'escortent. Son bâillon lui est sorti de la bouche et il faut le lui remettre, ci un coup de poing sur le bâillon pour faciliter la mise en place. Enfin, debout, il consent à se laisser traîner par ses gardiens.

Et le cortège se remet en route. Le roi Gigla désirant que l'exécution n'ait pas lieu sur la place, on prend la route qui conduit à Ouidah. Les condamnés ouvrent la marche, puis viennent les ministres, le tam-tam et enfin la foule dont nous faisons partie. On entonne des chants qui à ce que me dit l'interprète,



signifient que les condamnés ont mérité leur châtiment et que la vie est finie pour eux. Les chanteurs et le peuple, suivant l'exemple des ministres, marquent le rythme du chant en élevant et abaissant alternativement les bras.

Nous pensions nous arrêter à deux cents mètres de la place d'Alladah, mais le cortège continue, marchant à une grande allure, pour ne s'arrêter qu'à plus de 2 kilomètres du village. C'est que le roi veut que le sang coule le plus loin possible de sa demeure. Et dire que les condamnés à mort avaient déjà fait, pour venir de Togodo à Alladah, une grande demi-heure de route à pied.

L'endroit choisi pour l'exécution est une petite place au nord de la route, deux petits monticules de terre y sont élevés. Les condamnés sont mis à genoux par la force, puis à plat ventre. Au moment où l'exécution allait commencer, M. Bowis, traitant à Topa, et qui nous accompagnait, prend de l'eau dans une calabasse et baptise les deux individus. Le plus âgé, voyant arriver de l'eau, crut que c'était à boire qu'on lui offrait et il ouvrait déjà la bouche. Peine perdue. La cérémonie du baptême dure à peine une minute et le Migan, armé de son couteau, commence sa lugubre besogne. Je n'ai seulement pas eu le temps de sortir de son étui l'appareil photographique qui me suivait et dont je comptais bien me servir. Pour le Migan, c'était son début et là le spectacle devient repoussant et hideux. Le bourreau saisit son arme à deux mains, comme on le fait d'une hache, et frappe un premier coup qui porte trop haut et décolle le cuir chevelu en partie. Excité par ses collègues les ministres qui hurlent et gesticulent, il



2634. - Voyage du Ministre des Colonies à la Côte d'Afrique. - Chemin de fer du Dahomey en gare d'Allada
Collection Générale Forster, Dakar

frappe encore quatre ou cinq coups et arrive enfin à décoller sa première tête. Le patient s'est dans une convulsion suprême, tourné sur le dos et ce, après avoir eu la tête tranchée, car pendant l'opération, il n'eut pu exécuter ce mouvement, maintenu qu'il était à terre par quatre hommes.

La seconde exécution a eu lieu dans des conditions encore plus répugnantes. Le patient à terre, à quatre pattes, jette un coup d'œil terrible sur le corps mutilé de son compagnon qui n'est pas à un mètre de distance. Il a réussi à se débarrasser de son bâillon, joint les mains comme pour implorer, et articule des mots incohérents jusqu'au moment où on le saisit par la tête et la ceinture pour le forcer, par une forte pression, à se coucher par terre. L'exécution a encore donné lieu à trois reprises et comme la tête n'était pas complètement détachée, le Migan a dû, comme l'eut fait un boucher d'une chèvre, prendre la tête d'une

main et de l'autre trancher le morceau de chair rebelle... J'ai pu remarquer, après la section assez nette du cou, que la victime était grasse, car on aperçoit une bande de graisse sur les bords de la plaie.

La double exécution terminée, les deux corps, sans leurs têtes, ont été enlevés par quatre hommes tenant chacun une jambe. Ces porteurs ont pris le galop, traînant les cadavres sur la route, pour aller les porter je ne sais où.

Quant aux têtes, elles sont placées provisoirement chacune sur un des monticules de terre préparés à cet effet, à la manière des offrandes que les indigènes font à leur fétiches.

La cérémonie est terminée et la foule, hommes, femmes et enfants, s'en est retournée escortant le tam-tam du roi qui a repris de plus belle sa musique dissonante et ses chants discordants. Décidément les cérémonies funèbres manquent totalement de décence dans cette région. [...]

Assistaient à l'exécution, comme de simples curieux : MM Naudy, chef de poste à Alladah ; Achille Béraud, inspecteur de la garde civile à Porto-Novo ; Bowis et votre serviteur. L'opération avait lieu sur les ordres du roi Gigla, et nullement sous la surveillance de l'autorité française.

Prévenu à quatre heures de l'après-midi par M. Naudy que les têtes avaient été exposées sur des poteaux pour servir d'exemple au vulgaire populo, je me suis rendu avec lui sur la place de grève d'Alladah pour y prendre une vue photographique des trophées sanglants du matin.

Les deux têtes sont chacune montées en haut d'un poteau de 5m50 de haut. Une planche carrée y est fixée et contre elle est clouée, à l'aide d'un fort clou de



2638
Voyage du Ministre des Colonies à la Côte d'Afrique
DAHOMÉY. - Arrivée à la Résidence d'Allada
Collection Générale Forster, Dakar



charpentier qui traverse le crâne, la tête du supplicié, la face tournée contre la planche et par suite cachée aux yeux des curieux. Cette position est donnée, à ce que m'apprend Padonou, pour que la famille ne reconnaisse pas en passant la figure de son parent. Un autre chef de village prétend au contraire que c'est pour empêcher les oiseaux de proie (charognards) de lui manger les yeux !!!

Le spectacle est plus répugnant que je ne l'aurais cru, car de nouveaux détails nous apparaissent et mes observations du matin se confirment en tous points. La première tête tombée porte à sa base un fort lambeau de chair informe qui n'est d'autre que la partie du cuir chevelue décollé par le premier coup de couteau mal appliqué. Quant à la seconde, la section en angle presque droit m'a expliqué la manœuvre qu'avait faite le bourreau, après le premier coup, pour achever la décollation. La première entaille dirigée trop haut, aurait sectionné la tête entre le nez et la lèvre supérieure si le coup avait été donné plus vigoureusement, mais le couteau s'étant arrêté à moitié route, le second coup porté obliquement, a sectionné parallèlement à la face pour aboutir à l'opération de sciage final par laquelle a été obtenue la séparation complète du tronc. La section forme un angle dont l'un des cotés part du milieu du derrière parallèlement au sommet du crâne et s'arrête derrière l'oreille, laissant les oreilles et le menton intacts. Les têtes sont fixées à cinq mètres du sol et l'on distingue difficilement leur position ; ce n'est qu'après quelques minutes d'observation que nous nous rendons compte que la figure est cachée.

A la seconde tête, une grande tache rose nous indique qu'il manque l'oreille

droite ? Est-ce une fausse manœuvre du Migan, ou a-t-elle disparu pour en faire un fétiche ? Je n'ai pu le savoir. Padonou qui ignorait ce détail, me donne une explication qui, si elle vraie, est typique. Il croit que peut-être on a coupé l'oreille au condamné parce qu'il était désobéissant, parce qu'il n'écoutait pas. Le fait est que dans ses derniers moments, il s'était montré moins docile que son compagnon. Un chef de nos amis pense que c'est plutôt un passant qui aura coupé cette oreille pour la conserver.

J'ai voulu, puisque je me trouvais sur la route, me rendre compte de l'endroit où gisaient les corps. Il m'a suffi de suivre sur le sable la trace laissée par le frottement du corps à terre ; par place une traînée de sang m'indiquait que j'étais sur le bon chemin. A cinquante mètres environ de la place d'exécution, sur la droite, un ravin descend dans la brousse, et à quelques pas, les corps ont été jetés sans être recouverts de branchages ou de

terre, pour servir de pâture aux charognards. Ils y pourraient si le résident, par mesure d'hygiène, n'avait ordonné que demain on creuse une fosse profonde pour enterrer cette deuxième partie des suppliciés. Les têtes auront le même sort et la mesure est nécessaire, car les mouches, ce soir, voltigeaient déjà autour de nous et dans la colonie. Nous avons assez l'occasion d'attraper des maladies infectieuses sans laisser ajouter à la collection des animaux malfaisants ces mouches charbonneuses. Certifié vrai".

Dure loi de la guerre et des expéditions militaires ? Lâcheté des administrateurs et de l'administration laissant le jugement et son application aux autorités locales ? Ce témoignage, qui accepte les faits sans poser la moindre question sauf d'ordre sanitaire est parfois insoutenable pour notre sensibilité contemporaine. Villages incendiés, femmes raziées partagées entre les vainqueurs, c'était nous dira-t-on la brutalité des lois de la guerre africaine, l'utilisation des méthodes de l'adversaire. Avait-on le droit, se voulant nation civilisatrice, de pratiquer le même mode de combat ? Mais que venait-on donc faire là ? N'est-on pas en plein criminalisme colonial par le laisser-faire ?

Mais c'est vrai qu'avec le Rwanda, la Bosnie, le Timor, le Liberia, la Sierra Leone, l'Angola, le Mozambique ou la Tchétchénie on a vu d'autres depuis...

Jean-Michel Bergogniou

(1) Edit du 28 mai 1664.

(2) Plutôt désigné par l'administration militaire française...

(3) Art 6 limitant l'autorité du roi sur les étrangers, art 7 sur les impôts, art 10 sur les opérations militaires, art 11 sur l'attribution des concessions, art 12 sur le droit de la France de faire des établissements de toutes natures, art 14 sur le droit de construire des écoles françaises.

(4) Documents conservés par les Archives municipales de la ville du Havre.



L'affaire Chasles/ Vrain-Lucas

Les promoteurs de La Main à la pâte, opération patronnée par le Ministère de l'Éducation Nationale, expliquent qu'esprit critique, esprit scientifique vont de pair.

Bien que cette idée me plaise beaucoup, les faits démontrent le contraire : les scientifiques, même de grande valeur, ne développent pas forcément un esprit critique.

Nous allons en voir un exemple qui, au-delà de l'anecdote, a jeté en son temps une étrange lumière sur l'Académie des Sciences de Paris.

Michel Chasles (1793-1880)

Ancien polytechnicien, il devient membre correspondant de l'Académie en 1839 et professeur de géodésie et de machines à l'École Polytechnique. La Faculté des Sciences de Paris lui crée une chaire de géométrie supérieure. En 1851, il rentre à l'Académie des Sciences. Il est décoré de la Légion d'Honneur en 1839, officier en 1860 et commandeur en 1866.

Grand érudit, il publie plusieurs textes sur l'histoire des sciences exactes. Surnommé par ses pairs "l'empereur de la géométrie", créateur de méthodes nouvelles pour résoudre les problèmes géométriques sans le secours de l'algèbre, le *Larousse* du XIX^e le juge cependant plus travailleur obstiné que véritablement génial. Mais son importance pour les mathématiques ne peut se contester.

Les collégiens triment encore sur de ces théorèmes.

Henri Poincaré expliqua qu'une nouvelle approche des questions géométriques s'imposait : "...ce furent Poncelet [autre géomètre] et Chasles qui en furent les initiateurs. Grâce à eux, ce n'est plus à un hasard heureux ni à une longue

patience que nous devons demander la solution d'un problème, mais à une connaissance approfondie des faits mathématiques et de leurs rapports intimes." (1)

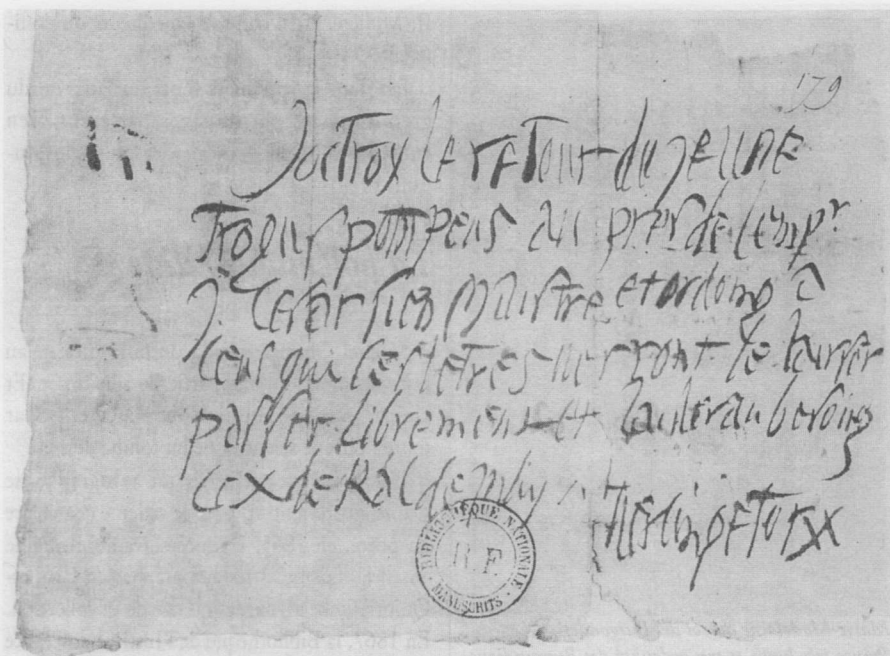
Il obtient la médaille Copley en 1865, plus haute distinction scientifique britannique. Bref, une des gloires scientifiques françaises du XIX^e siècle.

Denis Vrain-Lucas

Né en 1818, gratte-papier chez un avoué de Chateaudun, puis au greffe du Tribunal, il lit passionnément à la bibliothèque de la ville.

Il vient à Paris vers 1852, essaie en vain d'entrer à la Bibliothèque Nationale et trouve finalement une place dans le cabinet de généalogistes Letellier-Courtois, possesseur d'une partie des archives d'Hozier. Tous ceux qui voulaient une généalogie fantaisiste s'adressaient à ce cabinet : Vrain-Lucas y devint expert dans l'art délicat de la fabrication de fausses pièces, à force de travail et de persévérance. Habitué des bibliothèques de Paris, il y prit la détestable habitude de découper des pages dans les vieux livres et se fit ainsi éjecter de la bibliothèque Sainte-Genève.

Il suivit même, à la Sorbonne, les cours de Damiron, Lenormand et Gérusez, respectivement philosophe, historien et littérateur réputés.



Vercingétorix

Cecy est la lettre que Vercingétorix, li chef des Gaulois, remit à Trogue Pompée qui étoit venu luy apporter une missive de Xules Cesar, afin qu'il s'en retourne librement devers son maistre.

« J'octroy le retour du jeune Trogus Pompeus au près de l'empereur J. Cesar, sien maistre, et ordoing à ceus qui ces lettres verront le laisser librement et l'aider au besoing. »

Ce X de Kal. de may...

VERCINGÉTORIX.

La rencontre

Michel Chasles avait un petit défaut : il adorait les livres curieux et les autographes. Vrain-Lucas l'apprit et alla le voir.

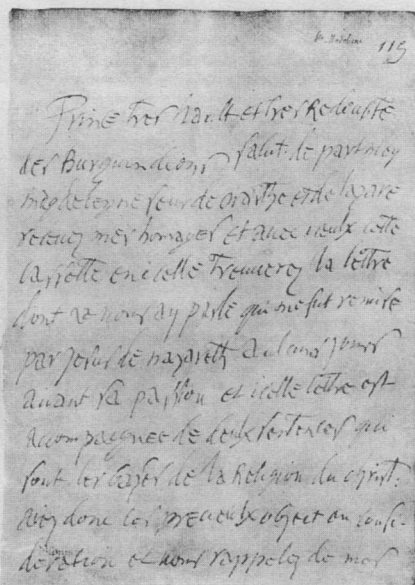
Il se présenta comme paléographe et lui raconta une histoire fantastique. Une vieille famille d'émigrés, les Boisjournain, s'était constitué une fabuleuse collection d'autographe. Voulant émigrer en Amérique en 1791, le "comte de Boisjournain" fit naufrage avec ses précieux papiers, mais put les récupérer, bien que maculés par l'eau de mer.

Ruiné, un vieux monsieur, héritier du comte, était disposé à vendre sa collection, qui pourrissait dans un grenier. Comme Chasles était de Chartres, Vrain-Lucas de Chateaudun, celui-ci s'engageait à lui servir de commissionnaire, à lui seul, à 25 % du prix.

Alléché, Chasles craqua. Il acheta pour 500 fr. une lettre de Molière, qui fut la première d'une longue série, en tout 27 345 !

Vrain-Lucas, histoire d'entretenir le suspense, inventa un parent au comte, qui protesta plusieurs fois contre la dilapidation de cet héritage. Le vieux monsieur demandait la restitution et proposait de rembourser. Chasles, terrifié à l'idée de perdre son trésor, payait son intermédiaire largement.

La comédie dura huit ans. Elle rapporta 143 880 Fr. - des francs-or, des francs-germi-



Marie-Madelaine au roi des Burgondes
Prince très hault et très redoubté des Burgundions,
salut, de part moy, Magdeleine, seur de Marthe et
de Lazare, recevez mes hommages et avec iceulx cette
cassette.

En icelle, treuverez la lettre dont je vous ay parlé,
qui me fut remise par Jesus de Nazareth, aulcuns
jours avant sa passion. Et icelle lettre est accompa-
gnée de deux sentences qui sont les bases de la reli-
gion du Christ. Aiez donc ces précieux object en
considération et vous rappelez de mes instructions.
Ains serez heureux et vivrez en paix, ce que vous
souhaite celle qui s'estime estre votre très obligée
servante.

L'an du Seigneur, le XLIIe.
MAGDELEINE.

nal, une fortune ! Les professeurs d'université
devaient bien gagner leur vie en ce temps-là.

Une collection de rêve

Vrain-Lucas était un escroc, mais pas un fei-
gnant.

Il fit même preuve d'inventivité et d'un cer-
tain sens historique. Son tableau de chasse
impressionne encore : Thalès, Sapho, Socrate,
Euclide, Eschyle, Néron, Pythagore, Platon,
Alexandre le Grand, Archimède, Cicéron, Jules
César, Vercingétorix, Cléopâtre, Saint
Mathieu, Marie-Madeleine, Lazare, Saint
Pierre, Flavius Josèphe, Pline le Jeune, Saint
Jérôme, Sulpice Sévère, Grégoire de Tours,
Sainte Radegonde, Dagobert, Saint-Éloi,
Charles Martel, Charlemagne, Alcuin, Héloïse
et Abélard, Jeanne d'Arc, Agnès Sorel, Jacques
Cœur, Christophe Colomb, Améric Vespuce,
Martin du Bellay, Charles-Quint, Rabelais,
Luther, Diane de Poitiers, Raphaël, François
Ier, Henri IV, Galilée, Richelieu, Saint Vincent
de Paul, Ninon de Lenclos, Pascal, la reine
Christine de Suède, Gassendi, Newton, Jacques

II, Molière, etc... comme expéditeurs ou desti-
nataires.

Ignorant les premiers mots du latin ou du
grec, tous ces personnages parlèrent bien
entendu un vieux-français des plus convain-
cants !

La polémique éclate

Michel Chasles décida de faire cadeau au
reste du monde d'une partie de son trésor. Et
c'est là que ses ennuis commencèrent. Car
toute l'Europe scientifique lui tomba dessus.

Il commença par offrir un autographe de
Dante aux florentins, pour le sixième centenaire
du poète, en 1865. L'année suivante, il donne
aux belges deux lettres autographes de Charles-
Quint à Rabelais sur les quinze de sa collection.
En 1867, la Bibliothèque de l'Institut de France
reçoit deux lettres inédites de Rotrou à Richelieu,
traitant de la fondation de l'Académie.

Mais c'est les deux lettres de Pascal à Robert
Boyle, que Chasles donne à l'Académie des
Sciences pour le second centenaire de sa fonda-
tion, qui vont mettre le feu aux poudres. Elles
prouvent en effet que Pascal a découvert
l'attraction universelle avant Newton, celui-ci
apparaîtra ensuite comme ayant utilisé les ren-
seignements fournis par Pascal dans les lettres
qu'ils échangeaient !

L'histoire des sciences se trouvaient tourne-
boulée !

La publication des lettres dans des journaux,
ainsi que dans les Comptes-Rendus de l'Acadé-
mie des Sciences mit l'affaire au grand jour.

Les spécialistes interviennent

Toute l'Europe érudite se mit au travail.
Armand-Prosper Faugère, spécialiste de Pascal
et responsable de la première édition sérieuse
des *Pensées*, Émile Littré, Sir David Brewster,
physicien anglais, Archer Hirst, professeur à
l'Université de Londres, Robert Grant, direc-
teur de l'Observatoire de Glasgow, et l'astro-
nome Urbain Le Verrier démolirent l'authenti-
cité des lettres de Pascal. Quelques académi-
ciens, cependant furent abusés, surtout
Adolphe Thiers (2), ainsi que quelques "journa-
listes" scientifiques, d'autres comme Émile
Blanchard, un naturaliste, doutaient.

Galilée avait soi-disant écrit à Pascal pour lui
apprendre sa découverte du satellite de
Saturne : l'Académie des Sciences des Pays-Bas
dut défendre l'honneur de Christian Huy-
ghens, authentique auteur de cette découverte
en 1655.

Les arguments échangés

Ils étaient relativement simples.

- Michel Chasles pouvait confronter ses
lettres avec le manuscrit des *Pensées* déposé à la
Bibliothèque Nationale (3), ses lettres de
Jacques II avec celles déposées aux Affaires
Étrangères.

- Vrain-Lucas avait beaucoup lu, mais pour
faire correspondre Galilée (1564-1642) avec
Pascal (1623-1662), puis Pascal avec Newton
(1643-1727), il devait faire correspondre des
dates, des événements connus de tous et donc
un peu tirer sur la corde. Il attribua ainsi à
Newton une précocité et une connaissance du
français qui étonnèrent tous les spécialistes de
ce dernier.

- On retrouva chez lui des planches de l'*Iso-
graphie*, célèbre recueil de fac-similé de person-
nages célèbres. Mais il ne put contrefaire aisé-
ment toutes les écritures.

- L'aspect du papier et de l'encre ne trom-
paient personne. Sauf Chasles.

Jeanne d'Arc
Aux ducs de Borbon, d'Alen, con, de la Trémoille
et aux comtes de Vendosme et de Laval et seigneurs
de Rays et de Boussac, de part Jehane d'Arc la
Pucelle.

JHESU MARIA

Sires chevaliers,
Parys est à nous !

Vous y coucherez sans faulte le soir mesme. Cela est
vray come à pareil jour la mère de Dieu est née.

Ce VIIIe jour du mois de septembre.

Dieu soit loué !

JE HANE.

Jhesu Maria
Sires chevaliers. parys est a nous !
vous y coucherez sans faulte le soir mesme
cela est vray come a pareil jour la mere
de dieu est née. ce VIIIe jour du mois
de septembre de dieu soit loué
Jehane
Aux ducs de Borbon d'Alen de la Trémoille
et aux comtes de Vendosme de Laval et
seigneurs de Rays et de Boussac. de part
Jehane d'Arc la Pucelle

- Les écrits de Pascal furent très soigneusement recueillis et inventoriés. Aucun d'entre eux ne signale un intérêt pour l'électricité ou les lois de l'attraction universelle.

- Parmi les documents attribués à Pascal, figurent une *Vie de Sainte Catherine de Sienne* et un *Traité du jeu de trictrac* !

- Pascal était censé avoir découvert la gravitation universelle, "à une époque où les données indispensables à ce travail manquaient totalement ; alors qu'on ne possédait qu'une mesure tout à fait inexacte des dimensions de la terre ; alors que l'on ignorait la véritable distance de la terre à la lune ; alors enfin qu'on ne pouvait avoir aucune donnée rigoureuse sur la masse et la densité d'une seule planète." Et Pascal n'a jamais revendiqué cette découverte (4)...

- Bien plus, il doutait même du système de Copernic ! (5)

- D'une lettre à l'autre, les formules se ressemblent (cf les encadrés). Il est certes dur de se renouveler sur 27 345 faux. Et Vrain-Lucas emploie des mots non encore en usage à l'époque. Sans parler de la langue ! Car Clépâtre écrivant à Jules César "Notre fils Césarion va bien..." (rigoureusement sic !)...

- Certains passages des lettres étaient copiés d'ouvrages imprimés.

Etc. On n'en finirait pas de tout détailler.

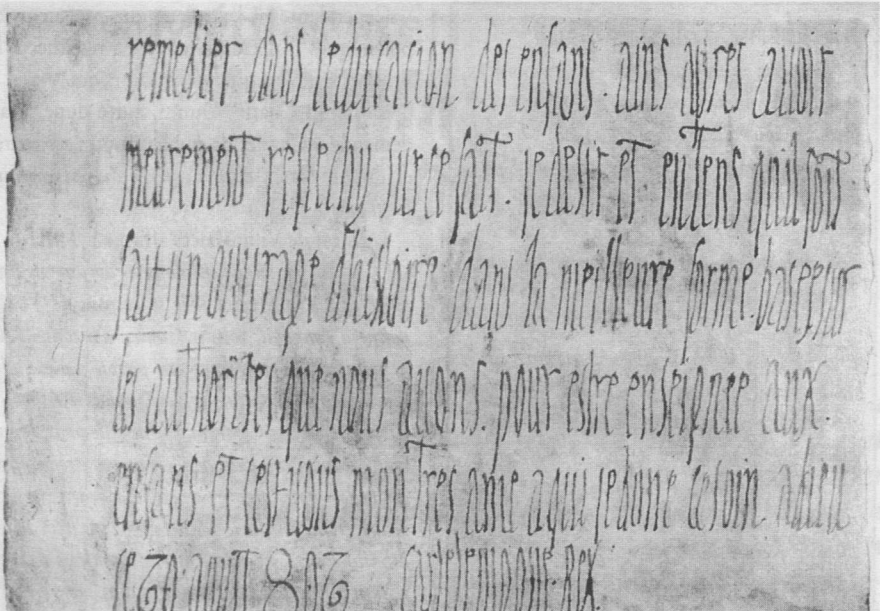
Même si la discussion se déroulait entre gens de bonne compagnie, elle frôla plusieurs fois l'empoignade, en tout cas verbalement. Le Verrier, l'énergique directeur de l'Observatoire de Paris, mit en pièces l'authenticité des documents, mais rien n'y fit. Chasles s'obstina, produisit documents après documents et réussit à convaincre certains de ses collègues : vaincu par une dernière lettre de Galilée à Louis XIII, un rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences déclara que les lettres portaient le caractère moral de leur authenticité !

La défense de Chasles

Chasles résista deux ans. Son argument principal, outre la foi aveugle dans Vrain-Lucas, et le nationalisme, résidait dans la multiplicité des documents et la nouveauté de ce qu'ils nous apprenaient.

Mais surtout, si l'on ose dire, Vrain-Lucas avait réponse à tout. À chaque erreur sérieuse découverte dans ses productions, il répliquait par une autre.

Par exemple, il faisait dire à Galilée "ma vue s'en va" à une époque où, sans contestation possible, Galilée était complètement aveugle. Quelques temps, il sortit de sa "collection" une



Très docte et très amé Alcuin,

Au nombre des écrits que m'avez envoyés, jà vous ay dit qu'il en estoient aucuns qui me tesmoignoient du séjour de Hercules dans les Gaules et qu'il y avoit epousé Galatée, fille du roy Celtus, quelle raison pourroit-on avoir pour ne pas croire à cette alliance et que je croirois plustot à cele d'Alexandre avec Roxane.

Après tout, pourquoy devons-nous avoir moins d'égards pour les Gaulois nos ancestres que pour les nations qui nous sont estrangères. D'où vient croirai-je qu'un Ninus et une Sémiramis régnèrent à Babylone et que je refuserois de croire qu'il y eut aussy dès lors des rois dans les Gaules, et pour quelles raisons des mêmes autorités qui m'attestent ces deux faits en croiroit une et ne croiroit pas l'autre ?

Ce ne peut être que l'effet d'une éducation vicieuse de ce que en nostre enfance on nous fais apprendre des hystoires estrangères, qu'on nous y entretient et qu'on néglige de nous instruire de celle de nostre pays. C'est là un [mal] auquel j'entens qu'il faut remédier dans l'éducation des enfans ; ains après avoir meurement réfléchy sur ce fait, je désir et entens qu'il soit fait un ouvrage d'hystoire dans la meilleure forme, basé sur les autorités que nous avons, pour estre enseignée aux enfans et c'est vous, mon très amé, à qui je done ce soin. Adieu.

Ce 20 aoust 802. CARLELEMAGNE, rex.

providentielle lettre de Galilée expliquant que sa cécité n'était qu'une feinte pour que l'Inquisition le laisse tranquille.

Jacques II aurait écrit à Newton : "écrivez-moi en français, j'ai mes raisons pour cela !", alors que Newton n'a rien laissé dans cette langue. Vrain-Lucas, lui, ignorait l'anglais.

Chasles déposa sur le bureau de l'Académie des Sciences deux mémoires justificatifs, dans lesquels il s'enfonçait encore plus, protestait de son honnêteté - que personne ne mettait en doute -, ergotait sur quelques dates mais ne répondait pas sur la plupart des incohérences relevées, expliquait que certaines de ses lettres pouvaient être des copies, mais authentiques, citait des documents de sa collection.

Quelques jours après le rapport de l'Académie, un ingénieur de l'Observatoire déclara avoir découvert dans un ouvrage d'Alexandre Savérien (6) publié en 1761 des passages des lettres de Chasles. Celui-ci ne se démonta pas pour autant et sortit peu après une lettre de Mme de Pompadour, indiquant qu'elle avait donné ces lettres à Savérien, le vrai plagiaire !

Chasles triomphait.

Le pot aux roses est découvert

Ici, deux versions. Le lecteur choisira. D'après Louis Figuier, Chasles commençait à douter devant le nombre des assauts, et envoya en Italie des lettres de Galilée pour les faire comparer avec les manuscrits authentiques. Le verdict fut, on le devine aisément sans appel.

D'après Larousse, Vrain-Luc tardait dans une livraison de 3 000 pièces. Craignant que le trésor lui échappa, Chasles le fit surveiller.

Vrain-Lucas fut démasqué. On apprit ainsi qu'il trouvait ses textes dans des livres (7) et ajoutait le début et la fin des lettres, qu'il les écrivait sur des pages arrachées de vieux livres, ou noircies au noir de fumée.

Le 13 septembre, Chasles dût avouer la vérité à ses collègues, reconnut avoir des doutes sur les lettres de l'Antiquité, mais espérait encore ne pas s'être fait complètement roulé.



Médias : rétro-anticipation : **LA COMMUNICATION AUDIOVISUELLE AU XX^e SIÈCLE**

Depuis 1950, les "prophètes" nous promettaient pour la fin du XX^e siècle, une société radieuse (Hermann Kahn et la Rand Corporation (1)) ou bien une société dévastée par la négligence et le gaspillage (Club de Rome (2)) Dans la période récente, la pensée unique a exalté les bienfaits (pour qui ?) d'une société de la communication qui développerait grâce aux médias - dont on éprouve depuis quelques décennies déjà, la fonction manipulateur - et, aujourd'hui, au réseau Internet, une forme insoupçonnée de convivialité.

A l'aube du XX^e siècle, la radio - on ne l'appelait pas encore la T.S.F. - et la télévision - elle n'existait que dans l'imagination, certes scientifique, de quelques chercheurs - étaient des moyens d'entendre et de "voir à distance" ; déjà les enthousiastes s'opposaient aux sceptiques. Un siècle plus tard, quelques citations permettent d'apprécier les risques de l'anticipation.

En 1883, un écrivain peu connu, le comte de Chousy publiait un roman *Ignis* dans lequel on trouvait l'anticipation de quelques techniques dont le XX^e siècle a connu la réalisation. L'auteur imaginait, par exemple la géothermie exploitée par une "Compagnie générale d'éclairage et de chauffage par le feu central de la terre" mais aussi la robotique dont les outils ("Atmosphères") seraient animés par la vapeur que produit le feu central. L'un des héros de l'histoire disposait d'un téléchromophotophonotétroscope ; il permettait de reproduire à distance des images en couleurs et des sons.

L'année suivante, le dessinateur-écrivain Albert Robida imaginait dans *Le Vingtième Siècle* quelques nouveaux moyens de communiquer

grâce à l'électricité : le Téléphonoscope, système de distribution par câble d'images et de son, visio-téléphonie,

"play-back" ou télé-surveillance (3). L'auteur évoquait les couples illégitimes surpris par l'appareil. L'anti-

Un commutateur transportait instantanément au fond de l'Asie. (Extrait de Robida Fantastique et Science-Fiction)



pation se transformait en une crainte exprimée dans le très sérieux quotidien *Le Temps*. Le chroniqueur publiait cette adresse aux nouveaux sorciers qui préparent la vision à distance : « Croyez-moi, Messieurs, il est temps, et grand temps de vous arrêter. Car, au bout de la voie où vous marchez, de conquête en conquête, il y a tout simplement la désappropriation de la personne humaine. (4) »

En 1889, Jules Verne, qui ne fut jamais à la pointe de l'anticipation, décrivait dans le court roman *La journée d'un journaliste américain en 2889* un système de téléphone visuel. Dans l'appartement new yorkais du direc-

(1) Ed. Robert Laffont/Paris-Match, 1968.

(2) Lire, en particulier, *Demain, le Moyen âge* par Roberto Vacca (Albin Michel, 1973).

(3) Le "téléphonoscope" a été décrit dans "Almanack for 1878" in "Punch" vol. 75, Dec. 9, 1878 (G. Du Maurier : "Edison's Telephonoscope" - Source : G. Shiers "Television in Prospect - 1878 - 1927). En 1881, Clément Ader a présenté aux visiteurs du "Palais de l'industrie" à Paris le "Théâtrephone" qui permet d'entendre à domicile les spectacles de l'Opéra et du Théâtre Français ("Le magasin pittoresque" 1882, ILIX^e année). Cette distribution fonctionnait encore en 1933 ("L'illustration" - 16 Septembre 1933).

teur du quotidien *Earth Herald* : « La table est dressée. Francis Benett y prend place. A portée de sa main est disposée une série de robinets, et devant lui, s'arrondit la glace d'un phonotéléphote, sur laquelle apparaît la salle à manger de son hôtel de Paris. Malgré la différence d'heures, Mr et Mrs Benett se sont entendus pour déjeuner en même temps. Rien de charmant comme d'être ainsi en tête à tête malgré la distance, de se voir, de se parler au moyen des appareils téléphotiques. »

Une année plus tard, le périodique scientifique français *La lumière électrique* en annonçait une première expérimentation : « Cet instrument remarquable a été exhibé pour la première fois le mercredi 2 juillet [1890]. Il est l'invention commune du professeur Hughes (5), membre de la Société Royale [de Londres], de M. Stroh et des Officiers du Post Office. Il résout la question de la télégraphie visuelle. La personne qui envoie un message apparaît devant son correspondant qui vient, non seulement s'entretenir avec elle, mais encore examine l'expression de son visage. C'est un complément indispensable du téléphone, il montre ce que sera la téléphonie en 1890.. (6) »



"Le théâtre chez soi" (Extraite de "Le vingtième siècle" par Albert Robida 1883),

La réalisation technique de nouveaux moyens d'expression établie, les Cassandre exprimaient leur scepticisme sur la transmission des images

par un fil télégraphique (7) : « la vision à distance sera-t-elle un jour possible » s'interrogeait la revue anglaise *The Electrician* (8) avant de

conclure : « Il y a plus de chances qu'on puisse voir à travers un mur de briques plutôt qu'au moyen d'un fil de cuivre. » Édouard Branly qui venait de faire progresser la technique des ondes en découvrant les propriétés détectrices de la limaille de fer (9) ne devinait pas l'essor de ce nouveau moyen de transmission à distance. Hertz lui-même, qui avait démontré, en 1888, l'existence de ces ondes, n'y voyait qu'un succès de laboratoire.

A la veille du nouveau siècle, le quotidien *Le Temps*, dont l'audace prospective aurait pu effrayer la clientèle bourgeoise, publiait en première page l'article suivant :

« Menus propos : Lettre ouverte à MM. les Électriciens.

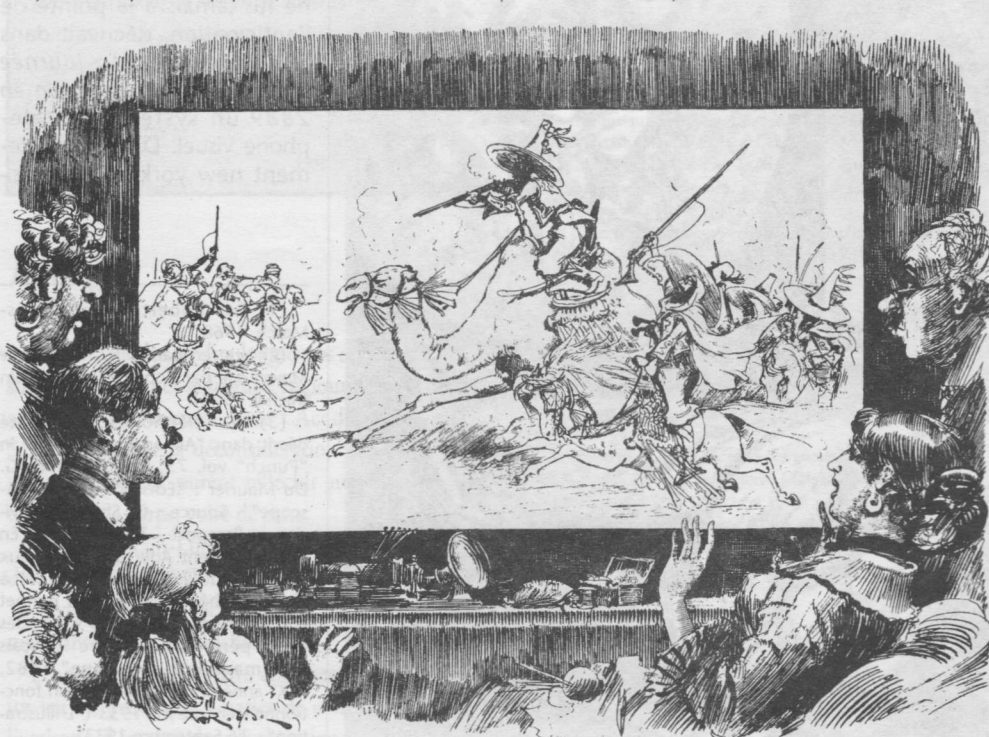
Il paraît, messieurs, que vous êtes sur le point de faire une découverte merveilleuse. Ou peut-être même l'avez-vous déjà faite et reste-t-il seulement le moyen de l'appliquer ? Cette découverte, c'est la vision à distance. On assure que d'ici à quelques mois les derniers résultats seront obtenus. Et que l'on nous promet, pour 1900, de nous faire voir ceux de nos amis qui déambuleront à Carcassonne ou Montélimar aussi distinctement que s'ils étaient assis à nos côtés. Ce sera, dit-on, le clou de l'Exposition.

Avec tous nos contemporains, j'admire la hardiesse de vos tentatives, l'ingéniosité de vos inventions et j'apprécie l'agrément, le confort qu'elles ajoutent à la vie moderne.

Mais cette fois, messieurs, je me permets de vous demander si vous avez réfléchi aux suites possibles. Est-ce sérieusement que vous nous menacez d'un bienfait aussi redoutable ?

Sans doute, la vision à distance offrira quelque consolation aux personnes qui s'aiment et que les circonstances séparent. Mais étant donné que le nombre des êtres

"Le journal téléphonoscopique" (extrait de Robida Fantastique et Science Fiction)



(5) Inventeur du microphone et expérimentateur, dès 1879, de la transmission sans fil, par induction.

(6) 26 juillet 1890.

(7) L'hypothèse d'une transmission de messages par les ondes n'était pas encore prévue, deux ans seulement après les essais de Hertz...

(8) 7 mars 1890.

(9) C'est le radioconducteur plus connu sous le nom de *cohéreur*.



UNE ERREUR DU TÉLÉPHONOSCOPE.

"Une erreur du Téléphonoscope" (Extraite de "Le vingtième siècle" par Albert Robida, 1883),

chers, pour chacun de nous, est infiniment moins grand que celui des indifférents et des gens que nous détestons, la somme des plaisirs que nous pourrions retirer de votre appareil sera loin de compenser la somme des ennuis qu'il nous causera.

Comme son frère aîné, le téléphone, on commencera par le faire installer chez soi, pour la commodité. Et bientôt, on enverra à tous les diables l'invention et l'inventeur... Déjà le téléphone a supprimé la paix du home. L'homme qu'une simple sonnerie peut envoyer, tout à coup, à l'autre bout de la ville, ou charger, quand il aimerait se reposer et quand il en a le droit, d'une besogne imprévue, ne peut plus se dire en possession d'un foyer inviolable. Que sera-ce, lorsque la même sonnerie, l'appelant à l'instrument nouveau, lui infligera le supplice de voir surgir chez lui la tête d'un créancier, d'une belle-mère, d'un mari trompé, d'un patron, d'un ennemi personnel, d'un adversaire politique ? Il y a là, pour les revues de fin d'année,

toute une mine inépuisable d'excellentes facéties. Et pour les infortunées victimes des progrès de la science un réservoir inexhaustible aussi de misères imméritées.

Je n'insiste pas sur les formes diverses de la persécution que vous nous exposez à subir. Il est, en vérité, trop facile de tirer de cette donnée des développements plaisants. Mais, croyez-moi, messieurs il est temps et grand temps de vous arrêter. Car, au bout de la voie où vous marchez, de conquête en conquête, il y a, tout simplement, la désappropriation de la personne humaine.

Il a toujours été difficile de "s'appartenir" Dans les sociétés compliquées, comme la nôtre, cela est plus malaisé encore qu'autrefois. Mais, enfin, on a gardé jusqu'à présent, une ressource suprême, l'éloignement, l'absence. Que faire, désormais, si, même absent, on n'est plus défendu contre la "présence" ou, tout au moins, contre l'"apparition" de ceux qu'on cherchait à fuir ? Adieu le recueillement, la retraite, la solitude et la liberté. On appartient à tout le monde, sauf à soi-même.

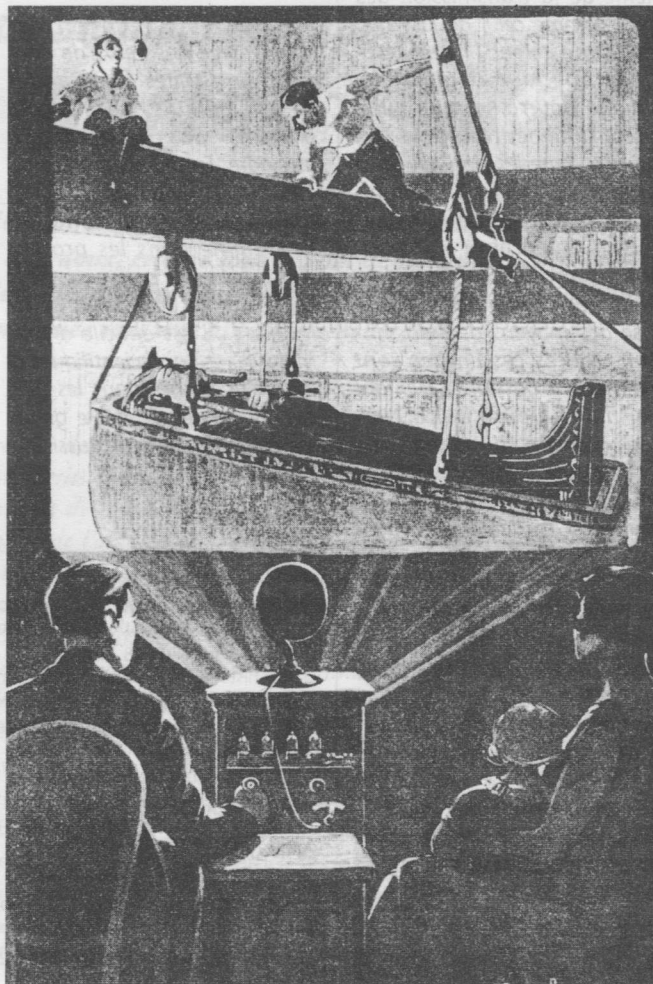
Croyez-moi, messieurs, tout vous commande de suspendre vos études sur la vision à distance... Vous nous avez donné le téléphone, le phonographe

et l'automobile, pire que toutes vos autres inventions réunies ! Cela nous suffit pour une ou

deux générations. Nos arrière-neveux, qui n'auront peut-être plus - c'est, du moins, la grâce que je leur souhaite - tous nos motifs de défiance les uns et les autres, d'animosité, d'aigreur, de rancune, de haine et de mépris, prendront plaisir à se voir tous, même de loin. Mais vous savez combien de choses nous divisent, nous autres malheureux, venus trop tôt dans un monde trop jeune. Laissez-nous, jusqu'à la tombe, la précieuse faculté de ne pas nous voir quand nous n'en avons pas envie. (10) »

Le cinéma, même, éveillait le soupçon des esprits éclairés. Dans les dernières années du XIX^e siècle, Antoine Lumière, père des inventeurs Auguste et Louis, refusait de céder à Georges Méliès un brevet dont il pensait que son application « n'avait aucun avenir commercial... (11) » Anatole France déclarait : « le cinéma matérialise le pire idéal populaire. Il ne s'agit pas de la fin du monde mais d'une civilisation. (12) »

"Les fouilles d'Égypte vues à domicile" (Extraite de "La Science et la Vie", 1926)]



(10) 15/16 juillet 1898.

(11) D'après Marcel Lherbier in "Intelligence du Cinématographe", introduction (Corréa, Paris, 1946).

(12) Ibid.

En 1914, Rémy de Gourmont écrivait : « l'abus du cinématographe, même de la variété dite instructive, ne semble pas devoir agrandir beaucoup les intelligences. Quant au cinéma dramatique et, si l'on peut dire, littéraire, il est une parfaite école d'ahurissement. (13) »

Dans le même registre, on pouvait lire : « Le cinématographe se signale généralement par le mauvais goût et l'immoralité. Il distille le poison moral aux enfants et aux gens du peuple. Les films policiers, criminels, licencieux et démoralisateurs, forment avec le concours des affiches-réclames évocatrices, de futurs cambrioleurs, de futurs chenapans, de futurs bandits. (14) »

Toutes les anticipations n'exprimaient pas la même myopie historique. L'enthousiasme exprime parfois une foi optimiste dans les nouveaux moyens de communiquer. En 1898, Lazare Weiller affirme prudemment sa conviction dans la *Revue des Deux Mondes* : « Il n'est pas téméraire de penser que le problème de la transmission des sons, comme celui de la vision à distance seront bientôt résolus et que la voix ainsi que l'image pourra se reproduire instantanément au-delà des mers, comme les signaux de la télégraphie. (15) » Le chroniqueur d'un magazine "grand public" américain : « L'évolution du radiophone (16) vers l'optographe et la parfaite maîtrise des moyens de transmission, toutes ces choses sont maintenant possibles. L'enfant qui naît aujourd'hui à New York pourra à sa maturité visiter la Chine, voir sur un écran les images animées et en couleur d'un défilé sur Broadway. Une ligne de téléphone lui donnera de la musique dans sa voiture... L'image et le son n'auront plus de limites sur la terre... (17) » Aux États-Unis, on n'allait pas tarder à percevoir les promesses "utiles" d'un nouveau moyen de connaissance : « Il n'est pas nécessaire d'insister dans le détail sur l'importance de la téléscopie électrique. Mis à part le fait qu'elle nous permet de voir à travers les obstacles et de franchir n'importe quelle distance, de la même manière que



Littérature et musique "at home" (extrait de Robida *Fantastique et science-fiction*).

nous pouvons regarder des choses avec nos yeux, de nouvelles possibilités sont offertes de voir ce que l'œil humain n'avait pas encore pu atteindre. En ajoutant à cet œil électrique un puissant éclairage, on pourra immerger l'ensemble dans les profondeurs de la mer pour explorer le lit des océans de manière systématique. Il est difficile d'énumérer les trésors scientifiques et matériels cachés dans les parties inconnues de notre globe. Un tel appareil peut aussi être

utilisé pour une étude de l'écorce terrestre en descendant dans le cratère d'un volcan, dans les crevasses et les fissures des montagnes, ou au fond des puits artésiens. L'œil électrique sera probablement utilisé dans les phares et les postes militaires. Avec l'aide de cet œil, le commandant d'une armée ou d'une flotte, assisté d'un avion, pourra observer les mouvements de l'adversaire. Enfin, l'invention peut rendre de grands services en permettant à l'ingénieur ou à l'inspecteur

de surveiller depuis leur bureau les ateliers, les magasins ou tout autre installation. En fait, les possibilités qui s'offrent à notre imagination sont apparemment inépuisables. (18) »

L'optimisme technologique n'était pas, toutefois, total : « Il ne fait pas de doute que dans un proche avenir nous disposerons d'un quelconque système de télévision qui sera diffusé par plusieurs moyens connus ; l'idée d'une télévision sans fil est, selon un point de vue réaliste, tout à fait improbable. Construire un appareil capable de transmettre et de recevoir 40 000 éléments (19) en un dixième de secondes et les reconstituer dans l'ordre conduirait aux extrêmes de leurs possibilités les inventeurs les plus compétents et atteindrait les limites de l'invention humaine. (20) »

En 1928, la télévision sortait à peine des laboratoires. Les experts soucieux de prospective se préparaient à accepter l'introduction dans les foyers des images transmises par les ondes et reçues en concurrence avec celles de la radio. Sous le titre *Radiodiffusion des images*, une commission internationale définit les grandes lignes d'une "grille" de programmes d'images diffusées en complément des émissions de la T.S.F. :

« [transmettre]... Les portraits des principaux artistes travaillant dans les studios ou les illustrations devant accompagner les conférences. On pourrait également envoyer pendant l'entr'acte d'un grand opéra, la photographie du principal acteur ou du décor de l'acte suivant [...] Les images ayant trait aux nouvelles du jour [...] Les bulletins et diagrammes météorologiques ainsi que les photographies, empreintes digitales et autres détails pouvant aider la police à découvrir un criminel ou une personne disparue... [...] Des devinettes et des concours de tout genre... [...] Des images-réclames dans le but d'augmenter le revenu des organisations radiophoniques. (21) »

Le progrès gratifie les esprits qui sont prêts, disait Pasteur.

Jean-Jacques Ledos

(13) "Le Film" 22 mai 1914

(14) Édouard Poulain : "Contre le cinéma, École du vice et du crime. Pour le cinéma, école d'éducation, moralisation et vulgarisation" (Besançon, 1918)

(15) 15 juillet 1898. Industriel et parlementaire, Lazare Weiller est connu dans l'histoire des techniques de communications pour avoir imaginé un système de télévision, dit "tambour de Weiller", en 1889.

(16) Un système de transmission des communications téléphoniques expérimenté par Graham Bell en 1880.

(17) "The Future of Long-distance Communication" by Charles H. Sewall in "Harper's Weekly" (1900, December).

(18) Dr Robert Grimshaw : "The 'Telegraphic eye'" - "Scientific American" April, 1, 1911.

(19) On dit aujourd'hui "pixels".

(20) Marcus M. Martin : "Television" in "Wireless World" (3) (1915, June), cité par G & M. Shiers in "Early Television, A Bibliographic Guide to 1940".

(21) Union Internationale de Radiophonie (Genève, 24 novembre 1928) Document UER.



Etat Major du comité central



Fédérés

Réalisme et propagande anticommunarde : **le fichier de Bertall** (suite)

Dans le n° 107 de *Gavroche* nous avons publié en première partie l'étude de Fabien Masanès sur la série de dessins "Les Communeux de 1871" éditée par Charles-Albert d'Arnoux, célèbre sous le nom de Bertall.

Contrairement à d'autres condisciples le caricaturiste Bertall ne prend pas une position radicale et il faut bien analyser ses dessins pour mettre en évidence une critique inavouée sous une apparente neutralité.

Une terminologie dégradante

Serman relève deux traits fondamentaux qui ponctuent les publications communalistes motivées par ce qu'il désigne comme l' "énergie du désespoir" (21) : Il est question de "leur ton souvent violent et l'éclectisme de leur contenu révolutionnaire". Il ajoute : "La plupart traitent avec inquiétude et véhémence des questions d'actualité, qui concernent essentiellement la guerre civile et les difficultés de la vie quotidienne, sujets brûlants, dont on comprend qu'ils favorisent les explosions verbales et la résurrection d'une mentalité

sans-culotte, tout imprégnée des souvenirs de la Grande Révolution. Ecrits et discours des communeux fourmillent de références au mouvement sectionnaire de l'an II et à l'histoire du jacobinisme montagnard." (22) Cette expression radicale nous la retrouvons dans la caricature révolutionnaire et dans l'attrait qu'elle porte au "corps grotesque" (23). La Révolution de 1789 est l'occasion d'une surenchère où nombre d'éléments de la critique graphique sont mis en place. Les atteintes au corps du représenté et les jeux de mots qui en découlent forment pour longtemps la première arme des caricaturistes (24). On mesure le fossé qui sépare l'entreprise de Bertall avec un mode satirique plus impliqué dans les tactiques courantes de

l'ironie et du sarcasme. "Ainsi dans une France révolutionnaire où la gestuelle tient une importance de tout premier plan, la vision qu'impose la caricature du corps contre-révolutionnaire, grotesque, malsain et ridicule trouve une large correspondance au niveau politique : dans l'imaginaire révolutionnaire, l'homme politiquement ennemi sera toujours vu comme physiquement monstrueux..." (25) La réciproque est valable dans l'expression de la caricature contre-révolutionnaire comme en témoignent les métamorphoses animales. Toutefois, les outrages ou les injures portés au corps via le registre scatologique ou pornographique se rencontrent moins souvent, peut-être en raison d'un corpus limité d'images ; par ailleurs Claude Lan-



Commissaire de police

glois souligne la brièveté de leur condition d'existence : *"ces estampes reproduites par les vaincus de la Révolution n'ont même point pour elles cette agressivité que possèdent au moins celles de leurs adversaires [...] Elles ne peuvent au mieux, dira-t-on, que faire connaître, avant la chute de la royauté, les certitudes, les nostalgies et les illusions des contre-révolutionnaires"* (26).

Notre propos ne vise pas l'établissement d'une trame historique cohérente entre la propagande dirigée contre les vainqueurs de la Bastille ou les sans-culottes de l'an II et la série des *Communeux*. Il convient donc d'appréhender ce cycle de Bertall dans le cadre strict d'une mise en scène, et ce afin de rapporter les caractères immanents d'une critique de mœurs réactualisée par l'iconographie anticommunarde, une pratique en demi-teinte de la caricature. Ces œuvres en présentent un reflet structurel éloquent qui tend à gommer l'influence ou la propagation de manifestation âpre et grossière par des aphorismes ou des représentations stéréotypées non moins diffamantes. L'exploration d'un sentiment national de la forme, tel qu'il s'affirme dans cette galerie, nous offre l'opportunité d'un foisonnement de pistes.

Les mots "communeux" ou "communard" apparaissent successivement par l'adjonction du suffixe -eux, -euse et -ard, -arde, comme une manière de rabaisser les protagonistes de la Commune. Une filiation avec le mot "parta-

geux" — soit une personne qui selon l'acception socialiste préconise le partage des biens — n'est pas exclue. Ces mots sont employés à dessein pour diminuer par une codification lexicale négative une frange de la population jugée indésirable. Le *Nouveau Larousse illustré* s'en fait l'écho, ainsi peut-on lire pour communard : *"Se dit, en mauvaise part, des partisans de la Commune de Paris (1871), de leurs opinions : Un communard. Tendances communardes. On dit quelquefois communex, euse."* Par la suite, cette image négative et dévalorisante s'éclipse peu à peu pour laisser place au terme générique qui recoupe l'idée de participation. Après la Semaine sanglante se fait jour une tentative de réduire, de mettre à mal ou d'éradiquer toute trace des événements passés par le biais de la propagande d'état (27). À côté des nombreux anathèmes et injures proférés par les journalistes et les littérateurs, il semble que la photographie se soit illustrée par la crudité et la violence de son action. Maxime Du Camp rappelle l'utilisation policière du médium par les Versaillais à l'insu des communeux (28). On se souvient également des différents recueils et photomontages qui circulaient après le rétablissement de l'ordre et qui devaient contribuer à diaboliser la Commune à partir de l'année 1872 : *"de nombreuses publications illustrées, des séries, furent lancées. Parfois luxueuses, elles prétendaient recourir à la photographie pour paraître plus véridiques. Souvent intitulées Les Ruines de Paris, elles suscitaient et entretenaient la haine bien après la fin de la Commune, en montrant les destructions. D'autres présentaient des visages de Communards arrêtés. D'autres, des barricades."*

Un Garibaldien.



Les vengeurs de Flourens.

D'autres, des scènes typiques : exemple, la chute de la colonne Vendôme, beaucoup exploitée. On reconstitua même l'exécution des généraux Lecomte et Thomas. Or, la plupart des illustrations sont des photomontages, style moderne XXe siècle" (29).

Bertall emprunte le vocabulaire de la propagande politique qui se réfugie derrière l'apparente véracité des moyens mis en œuvre et leur camouflage systématique à l'aide d'une mise en scène, dont les fins ne doivent pas s'énoncer clairement ou être pris en compte par le spectateur. Pour mener à bien cet arrangement avec le réel, les dehors, l'illusion et le semblant jouent de divers procédés en fonction des champs notionnels auxquels il se rattachent et selon un emploi, des formes et un fonctionnement largement tributaire de la manipulation et de la répétition de lieux communs. Par delà ce vernis nous reconnaissons une véritable construction, la présentation d'un corps qui déploie avec costumes, accessoires, symboles et mises en situation, toute une stratégie, pour saisir, et en fin de compte, discréditer ce qui naguère causait tant de peur et d'inquiétudes aux partisans de Thiers. L'étude sémantique de ces usages montre le caractère référentiel des icônes de Bertall. Ces petites scènes de genre mettent en avant un ou plusieurs personnages colorisés. À l'arrière-plan se dessinent, par des paysages citadins, rue ou barricade (30) où sont figurés parfois d'autres intervenants, de brèves mentions d'un décor à l'état d'ébauche. Pour les scènes d'intérieur, seul un pan de mur à peine esquissé indique le lieu : un café, le plus souvent un bureau. Les images de Bertall se placent entre la scène de genre et le portrait ; la légende en appendice

nous renseigne sur l'identité ou plus généralement sur le statut de chaque individu. Sur les trente quatre planches qui forment la série nous relevons vingt trois dessins qui précisent l'émergence d'un type de communard. Il convient de distinguer au sein de ce groupe des présentations simples, les membres de l'état-major (pl. n° 2), les fédérés de Ménilmontant-Charonne (pl. n° 3) ou le commissaire de police (pl. n° 23) des illustrations qui font référence à un événement ou un personnage ponctuant l'histoire de la Commune. On relève par exemple le type du Garibaldien (pl. n° 22). Giuseppe Garibaldi, qui participa à la guerre de 1870, reste un modèle pour les communards, au même titre que pour d'autres Blanqui ou Proudhon. La planche n° 12 figure les vengeurs de Flourens, ce dernier incarne avec Duval le premier martyr victime des affrontements entre Versaillais et partisan de la Commune, tué tous deux de manière déloyale au début du mois d'avril (31). Une ultime variation met en lumière des modes contradictoires de présentation. Il peut s'agir d'un individu ou d'un type qui prend la pose ou qui se trouve absorbé dans le déroulement d'une action. Dans la planche n° 7 nous distinguons un membre du clergé arrêté par des fédérés, alors que dans la planche n° 15 le jeune Alfred Pauvert, devenu directeur du télégraphe, se tient dans son costume d'apparat, précise la notice, et fume nonchalamment pendant que deux individus en retrait l'attendent.

Types, caractères, costumes : des éléments invariables

Depuis le théâtre antique le terme de personnage sous-entend l'existence d'un modèle. Dans le cas des *Communeux* de Bertall, la formation de personnage-type est caractéristique d'une pratique documentaire. Le type est fondé sur un principe exclusif devenu principe de reproduction en série, comme le motif emblématique de la femme porte-drapeau saisi dans le feu de l'action entre ardeur et séduction (32). Bertall, nous l'avons mentionné, édifie différents types de communards. Tout d'abord, il s'agit d'une création par le geste conscient de chercher à exister selon un modèle, l'uniforme ou la physionomie sont calqués sur la hiérarchie et la nomenclature en vigueur dans



Costume de directeur des télégraphes

les rangs des insurgés, de même la fierté et la rudesse des traits des fédérés partis de rien pour devenir soldats de la Commune dans un habit qu'ils sont fiers d'arborer est un trait que Bertall ne manquera pas de stigmatiser ; et en même temps cet individu apparemment sous des traits distincts est déjà multiple, il existe en série, c'est un type qui se fonde en partie sur des idées reçues et autres poncifs attachés à l'imagerie révolutionnaire.

Ces clichés peuvent servir à rendre une physionomie méconnaissable. Lorsque l'on compare le portrait de Jules Vallès par Bertall et celui peint par Courbet dix

Membre de la commune (Le citoyen Vallès aux barricades de la place Vendôme)



ans auparavant vers 1861 (33), il paraît clairement que la métamorphose des traits du visage, voire leur méconnaissance, échappe au vieillissement naturel. Dans la version anglaise, on peut lire : "It was a happy idea to draw him in ordinary Civilian attire of Somewhat a Bohemian cast, with a Folio under his arm. It fitly expressed the moral and actual rank, which he held among those with whom he was associated. Save as Parisian litterateur, wielding a most facile pen, JULES VALLÈS was nothing ; and there were enough of others in a similar position, to merit for the class a prominent space in a Communist grouping" (34). Bertall puise dans un registre de représentations culturelles préexistantes à partir de préjugés ou d'intuitions, chaque personne se distingue d'après son appartenance ou son comportement (35). Dès lors, nous comprenons comment l'individu, le personnage et le type ne sont pas nécessairement contradictoires. Ils s'enchaînent les uns aux autres dans un réseau complexe de correspondances et de citations qui se réfère à un passé plus ou moins immédiat ; ils engendrent à leur tour de nouveaux modèles qui finiront par masquer leur emprunt antérieur sans "rompre le cercle magique du type" (36). La référence à un modèle social et politique avec certains acteurs connus de la Commune et d'autres plus obscurs est inhérente à ce travail de Bertall, mais elle n'explique pas sa particularité dans le champ caricatural.

La forme du cycle des *Communeux* revendique une certaine lisibilité pour l'observateur de l'époque et par extension pour l'historien de la Commune. Toujours les icônes de Bertall sont extraites de leur contexte originel à titre de document sur la Commune et non dans la perspective d'une analyse sur l'image anticommunarde. La mise en situation des personnages et de leurs costumes s'applique à l'étude des passions — le froncement des sourcils semble résumer les dispositions des protagonistes de la Commune pour Bertall — et à un resserrement autour de l'intimité. L'attention se porte au rendu de l'apparence extérieure, dans les moindres détails. La représentation psychologique, même si elle est répétitive, n'est cependant pas exclue, chaque intervenant semble animé par un sentiment ou une expression semblable qui participe à l'évocation générale du personnage. Des éléments sont parfois mis en avant au détriment du reste de la composition, leur couleur est alors le



Le citoyen Protot.

rouge. C'est le cas de l'écharpe dont est ceint le citoyen Delescluze (pl. n° 6) ou la ceinture du citoyen Protot (pl. n° 11), de même le drapeau que brandit la jeune femme de l'ultime composition appelée *La barricade* (pl. n° 34) est d'un rouge particulièrement vif qui contraste avec les teintes de marron et de gris en aplat sur le reste de la surface. Certains dessins souffrent du manque d'expressivité alors que d'autres se signalent par l'intérêt très net qu'ils portent à la propagation d'humeurs et d'attitudes morales. Le *Mobile de 48* (pl. n° 29) ou l'*Officier de marine* (*Le commandant Durassier*) (pl. n° 32) ne paraissent pas très animés alors que le citoyen Rigault et *La colonelle* (pl. n° 25) sont fiers de leurs responsabilités.

Le mobile de 48.



Bertall met en place une situation attendue où le naturel des poses et des accessoires se conjugue avec une certaine théâtralité. Il adopte une logique vestimentaire reconnue comme un supplément d'informations ; elle entretient quelques résonances avec l'analyse diachronique des événements. Le vêtement dépend d'une "sociabilité commune" (37). Au même titre que la pose ou les accessoires, il informe par le reflet de nos connaissances sur des comportements humains, qu'ils soient d'ordre politique, psychologique, religieux... Dès lors, les liens qui l'attachent au corps restent à préciser : dissimulation, suggestion ou mise en valeur, avec des domaines d'application tels que l'histoire culturelle ou les arts plastiques. Parallèlement, le portrait en buste ou en pied ne s'énonce plus comme une spécificité. Le corps au XIX^e siècle évolue d'un état représentatif ou décoratif, occulté par le poids d'une symbolique qui perdure dans les grandes lignes, à celui de complément expressif indispensable au visage. En témoigne d'ailleurs l'avancée des théories physiognomoniques dans l'étendue artistique et littéraire. La parure épouse les contours de la silhouette et les formes de l'habillement traditionnel.

Le modèle féminin

Les planches de Bertall proposent une image de la femme entre caricature et peinture de mœurs comme l'indique *Les pétroleuses* (pl. n° 18). Le dessin qui évoque sans détour l'activité des fédérées muni d'un pot de lait rempli de pétrole afin de brûler les bâtiments, qu'il s'agisse d'une réalité arrangée ou d'un leurre, nous amène à repenser le rôle tenu par les femmes durant la Commune. Le statut assigné au modèle féminin dans l'iconographie classique se trouve mis à mal. Le monde artistique du XIX^e dans sa grande majorité percevait les femmes comme un objet pour le regard et non comme sujet agissant, reflétant les positions depuis longtemps admises sur la femme-fleur dépendante physiologiquement de l'homme et spirituellement de l'église. À ce titre la condition de la sorcière est considérée par Michelet comme un des premiers types féminins de révolte contre le culte de la Vierge. Dans *Les Communeux de 1871* aucune femme n'est incarnée par une personnalité, pourtant elle ne manque pas en la per-



Le préfet de police (Le citoyen Raoul Rigault)

sonne d'André Léo, Elisabeth Dmitrieff, Lodoïska Kawecka, Louise Michel, Sophie Poirier, Marie-Jeanne Bouquet, Victorine Louvet...

Bertall marque ainsi de sa réprobation cette image de la femme en action. Toutefois le caractère polémique des *Communeux* est mis à l'index si l'on considère le dispositif formel de chaque instance qui par esprit d'équité refoule le dualisme entre masculin et féminin. En amont et en aval d'une icône précieuse de la féminité, l'apparence hirsute et rude, voire la tournure disgracieuse de certains visages de femme de la série, préfigure les luttes féministes qui près d'un siècle plus tard

Le commandant Durassier.



se traduiront par un engagement total — une conduite parfois violente, un militantisme et une force contestataire et iconoclaste qui réfute catégoriquement les discriminations entre les deux sexes. Les crayons de Bertall décrivent une image inédite de la femme : “Le corps féminin principalement est mis en scène dans l’inventaire des disponibilités de la vie quotidienne composant le domaine de l’intime à travers trois cercles successifs, et dont la conséquence varie, celui du corporel, celui du vêtement et celui du foyer, espace du naturel et du privé, qui donne désormais partiellement encore le ton aux démarches publiques” (38). L’embellissement de ces figures, en regard d’allégories révolutionnaires est inexistant. L’image du communard est ainsi controversée par l’évocation de scènes chaotiques où les personnages se signalent par leur désinvolture teintée de déterminisme insurrectionnel. Durant l’écrasement de la Commune : “Malheur aux miséreuses hirsutes et mal vêtues que l’on trouve en possession d’une boîte à lait ou d’une bouteille vide : ce sont des pétroleuses en puissance” rappelle Serman (39). Il convient alors de s’interroger sur le vocable propre à désigner cette imagerie : tableaux vivants, scènes de genre ou portraits en situation.

René Démoris exprime ainsi les divisions du portrait : “Excluant l’action, le portrait se rapproche de l’histoire parce qu’il envisage le sensible, l’animé (même immobile), l’humain” (40). Il faut voir dans cette acception aux limites incertaines une opposition de fait entre la scène de genre, telle qu’elle s’épanouit durant le siècle des Lumières et le portrait classique. On dénote par là une

La colonelle



Les pétroleuses.

volonté de différencier les deux instances et un refus de toute contamination du portrait par la mise en scène théâtrale. Bertall dans l’énumération des types, caractères et costumes des communards s’applique à contrarier la fonction mimétique du portrait pour insister sur les qualités de la narration. Il revient ainsi sur l’importance du portrait en action qui mène au concept de *décorum* que Julius von Schlosser décrit ainsi : “Il ne convient pas de présenter un homme d’État dans un simple portrait de circonstance, mais conformément à ce qui le caractérise, par exemple en train de lire un mémoire ou de donner une audience” (41). La désinence de portrait en situation réunit le portrait et la scène de genre, que seul le modèle identitaire continue de diviser. La communauté de destin entre les deux instances trouve une impulsion dans la pratique de la caricature de mœurs qui multiplie les anecdotes sur des personnages ou des situations contemporaines par des boutades, des colportages et des vitupérations.

Fabrice Masanès.

(21) W. Serman, *op. cit.*, pp 312-313.

(22) *Ibid.*, p. 297.

(23) A. de Baecque, “Image du corps et message politique : la figure du contre-révolutionnaire dans la caricature française”, in *Les images de la Révolution française*, Études réunies et présentées par M. Vovelle, Actes du colloque des 25-26 au 26 octobre 1985, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988, p. 177.

(24) Voir l’ouvrage de B. Tillier, *Cochon de Zola ! ou les infortunes caricaturales d’un écrivain engagé*, Paris, Séguier, 1998.

(25) A. de Baecque, “Image du corps et message politique : la figure du contre-révolutionnaire dans la caricature française”, *op. cit.* p. 182.

(26) *La caricature contre-révolutionnaire*, Paris, CNRS, 1988, voir également du même auteur “Iconographie contre-révolutionnaire”, in *La caricature française et la Révolution, 1789-1799*, Los Angeles, Regents of the University of California, 1988, pp 43-56.

(27) Trois ouvrages généraux sur la propagande peuvent être consultés : J. M. Domenach, *La propagande politique*, Paris, PUF, 1954 et J. Ellul, *Histoire de la propagande*, Paris, PUF, 1967 et du même auteur *La propagande*, Paris, Economica, 1990.

(28) *Les Convulsions de Paris*, t.II, Paris, Lib. Hachette, 1879, pp 327-331.

(29) R. Bellet et Ph. Régner, “La Commune, ses mythes et ses récits”, in *Écrire la Commune*, *op. cit.*, p. 13.

(30) Voir sur l’importance de la barricade durant la période, sous la dir. d’A. Corbin et J.-M. Mayeur, *La barricade*, Actes du colloque organisé les 17, 18, 19 mai 1995 par le Centre de recherches en Histoire du XIX^e siècle et la Société d’histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997, pp 299-379.

(31) Pour le récit de leur mort au combat cf. W. Serman, *op. cit.*, pp 271-273.

(32) Nous renvoyons à l’article de M.-Cl. Schapira, “La femme porte-drapeau dans l’iconographie de la Commune”, in *La caricature entre république et censure*, *op. cit.*, pp 423-434 et au livre de référence de M. Agulhon, *Marianne au combat. L’imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979.

(33) Dans le catalogue raisonné de l’œuvre dressé par R. Fernier celui-ci porte le numéro 294 in *La vie et l’œuvre de Gustave Courbet*, Tome I : 1819-1865, Lausanne-Paris, Fondation Wildenstein/La Bibliothèque des Arts, 1977, pp 176-177.

(34) “C’était une idée originale de le représenter comme un citoyen ordinaire, avec les habits d’un membre de la bohème, des feuillets sous le bras. Cela exprime justement le rang moral et concret qu’il tenait auprès de ces comparses. En tant qu’écrivain parisien, maniant facilement la plume, JULES VALLÈS n’était rien ; et il y en avait bien d’autres dans une même situation pour mériter une place prééminente au sein d’un groupe communiste”. *The Communists of Paris. 1871. Types-Physiognomies-Characters*, Paris/Londres, Buckingham and Co, 1873, n. p.

(35) cf. E. Goffman *La mise en scène de la vie quotidienne. I. La présentation de soi. II. Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973.

(36) W. Benjamin, “Notes aux tableaux parisiens de Baudelaire”, in *Écrits français*, Paris, Gallimard, 1991, p. 243.

(37) D. Roche, *La culture des apparences. Une histoire du vêtement XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Fayard, 1989, p. 472 ; du même auteur cf. le chapitre VIII “Vêtements et apparences” de *Histoire des choses banales. Naissance de la consommation XVII^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1997, pp 209-237.

(38) *La culture des apparences*, *op. cit.*, p. 472.

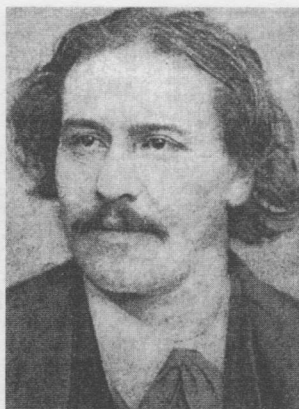
(39) W. Serman, *op. cit.*, p. 519.

(40) Chardin, *la chair et l’objet*, Paris, Adam Biro, 1991, p. 174.

(41) *Histoire du portrait en cire* (1911), Paris, Macula, trad. de l’allemand par E. Pommier, 1997, p. 159.

Général en chef (Bergeret lui-même)





“LES FANTASIES DE MAXIME LISBONNE” (1)

Le 12 février 1884, s'ouvre au n° 12 de la rue de Belleville *la Taverne du Bagne et des Ratapoils*. On est à deux pas de la Courtille, avec ses bals et ses cabarets ; sur tout ce quartier dédié par excellence au plaisir, plane encore le souvenir de Mylord l'Arsouille, ce demi-mondain qui, cinquante ans plus tôt, animait de ses extravagances les fêtes de Carnaval de la Monarchie de Juillet. Etrange établissement que cette *Taverne du Bagne* qui propose à ses clients, tous les soirs à 11 heures (2), “soupe canaque, gourgane de Toulon et Badinguet”.

Maxime Lisbonne

Le fondateur et directeur de l'établissement, Maxime Lisbonne, est un aventurier de haut vol et un authentique héros de la Commune de Paris (3).

Né à Paris en 1839, M. Lisbonne embrasse très jeune la carrière militaire et participe à la campagne de Crimée. A sa libération, en 1864, il se lance dans le théâtre à la tête des Folies-Saint-Antoine ; mis en faillite en 1868, il se reconvertit dans les assurances.

Quand survient la Commune de Paris, en 1871, il rejoint les rangs des Fédérés. Il joue un rôle très actif dans la défense de la capitale : il prend part à plusieurs combats (Arcueil, Buzenval) et reçoit, le 1er mai 1871, le grade de lieutenant-colonel. Attaché à l'état-major du général La Cecilia, il a la responsabilité de la défense des remparts de Paris depuis la porte de Versailles jusqu'au Point-du-Jour. Blessé à la cuisse - blessure qui lui laissera à jamais la jambe raide -, il est arrêté pendant la Semaine sanglante. Condamné deux fois à mort, il voit sa peine commuée en travaux forcés à perpétuité ; déporté en Nouvelle-Calédonie, il est interné sur l'île Nou, au large de Nouméa, où il partage le sort de militants socialistes comme Jean Allemane (4), Fortin (5) ou Louis Lucipia (6).

Rentré à Paris après l'amnistie de 1880, Maxime Lisbonne retrouve naturellement le théâtre. Il prend la direction des Bouffes du Nord où il monte avec un enthousiasme tout révolutionnaire *Nadine* de Louise Michel et *Germinal* de Zola. “Chaque soir, son théâtre servait de lieu de rendez-vous aux vieux communards comme aux jeunes collectivistes. Il les tutoie tous.” (7) Poursuivant la lutte pour la Révolution sociale, il lance, en 1884, un journal, *l'Ami du Peuple*, que, faute d'argent, il est bientôt contraint de suspendre.

Les “Taverne du Bagne”

La *Taverne du Bagne* de la rue de Belleville est l'exacte réplique d'un autre établissement, portant le même nom, que Maxime Lisbonne avait ouvert, quelques mois auparavant (8), à l'angle de la rue des Martyrs et du boulevard de Clichy.

Voici le tableau pittoresque qu'en dresse Charles Chincholle, journaliste au *Figaro* :

[*La Taverne du Bagne*] “avait la prétention de représenter exactement une des casernes de Nouméa. On eût dit d'une prison. Au-dessus de la porte, une lanterne rouge. Sur la toiture, à droite et à gauche, deux canons. A l'intérieur, qui était d'un minable à faire fuir, mais dans lequel on s'empilait, le service était confié à des forçats, ayant tous au pied une chaîne se terminant par un boulet. Seulement le boulet était creux, s'accrochait

à la ceinture, s'ouvrait et contenait... la serviette avec laquelle on essuyait les tables. Là, le bock s'appelait un boulet. Sur les murailles, une trentaine de tableaux représentant des scènes de bagne et les principaux forçats : Rochefort, Alphonse Humbert, Fortin, etc. [...] On ne sortait de l'étrange établissement qui est resté “la gloire de Lisbonne” qu'à l'aide d'un carton vert ou jaune dont voici un spécimen :

TAVERNE DU BAGNE CERTIFICAT DE LIBERATION

Le Condamné a consommé
et s'est bien conduit.

Le Directeur

M. LISBONNE

Maxime Lisbonne possède un grand esprit d'à-propos et très certainement le génie de la publicité. Le 6 décembre 1885, il offre un grand déjeuner gratuit “aux malheureux du 18^e arrondissement”. L'initiative rencontre un tel succès que, dès 5 heures du matin, “une queue formidable” contourne la *Taverne du Bagne* et, en cinq fournées, on sert à manger à plus de trois mille pauvres hères.

La modeste baraque qui abrite la *Taverne du Bagne*, rue de Clichy, cède bientôt la place, sous la pression de la spéculation immobilière, à un immeuble de rapport. Obligé de quitter les lieux, M. Lisbonne la transfère à Belleville, et y ajoute une attraction supplémentaire, les “ratapoils” (9) :

Les ratapoils étaient de beaux messieurs en redingote, ayant sur le chef un chapeau haute forme. Au dessus de celui-ci planait un aigle empaillé dont le bec tenait un morceau de lard. Par moments une dispute s'engageait entre un ratapoil et un forçat. Pure comédie, on s'en doute. Cinq ou six forçats se jetaient sur le ratapoil, s'en emparaient et le poussaient sur un petit théâtre simulat une forge ; ils le couchaient de force sur un banc et lui mettaient les fers aux pieds. C'était la revanche de l'opprimé. (10)

LA TAVERNE DU BAGNE

ET DES

RATAPOILS

Est transférée, 12, rue de Belleville, 12
OUVERTURE LE 12 FÉVRIER

Sur la proposition du Gérant du BAGNE

AMNISTIE GÉNÉRALE

ARTICLE PREMIER. — Tous les forçats employés à la Taverne du Bagne du boulevard Clichy sont amnistiés.

Art. 2. — Leurs droits civils et politiques leur sont rendus.

Art. 3. — Il appartient à la Société de s'occuper des forçats libérés afin qu'ils ne retombent pas dans le MALHEUR.

Leur repentir et leur bonne conduite ont permis au directeur du Bagne de les placer ainsi qu'il suit :

N° 47 Valet de chambre chez le duc de Mac-Mahon.	N° 71 Garçon de bureau au Ministère des Beaux-Arts.
49 Intendant chez Sarah Bernhardt.	81 A la buvette de la Chambre.
51 Cochier chez M. Jules Ferry.	93 Facteur de journaux au Cri du Peuple.
69 Piqueur chez la princesse Mathilde.	117 Le perruquier du Bagne au Figaro (conservera son emploi).
70 Contrôleur au Théâtre-Français.	

Ces libérés seront remplacés par d'autres forçats arrivés de la Nouvelle-Calédonie, et actuellement en villégiature à Mazas.

Les Ratapoils ont été choisis parmi les anciens Municipaux de 1851.

Fait à Paris, le 4 Février 1886. Par ordre : le gérant du Bagne, CHARBONNIER.

Approuvé : le directeur du Bagne, MAXIME LISBONNE

SOUPÉ CANAQUE, GOURGANE DE TOULON ET BADINGUET, TOUTS LES SOIRS À 11 HEURES

Malgré l'originalité du spectacle qui témoigne de l'inventivité et du sens de la mise en scène de Maxime Lisbonne, et également de son engagement politique militant, le "Bagne de Belleville" ne connaît pas le même succès que celui de Montmartre. "Aussi Lisbonne, habitué à voir la foule autour de lui, crée-t-il, dans un quartier moins lointain, près des Halles, une troisième taverne", la *Taverne de la Révolution française*, qui ouvre ses portes rue Rambuteau, le 1er avril 1886 ; mais cette nouvelle "taverne" ne connaît guère plus de succès et doit fermer en 1888.

Les Frites révolutionnaires

Jamais à court d'imagination, Maxime Lisbonne ouvre, boulevard de Clichy, une "brasserie cabaret à l'usage des amateurs de pittoresque", *Les Frites révolutionnaires* :

Les pommes de terre frites sont apportées aux garçons par des mannequins grandeur nature qui représentent ou Napoléon III, ou Louis-Philippe, ou un propriétaire, ou un huissier, ou un frère, selon que le client demande une *frite* à la graisse bonapartiste, à la graisse royaliste, à la graisse de propriétaire, à la graisse d'huissier, à la graisse cléricale. Les frites boulangistes sont servies par un cheval noir et les frites révisionnistes par un lapin (11).

Mais les frites, même accommodées avec autant d'humour, ne suffisent pas à nourrir leur homme et, certes par goût, mais aussi par nécessité, M. Lisbonne retourne de temps en temps au théâtre. Pendant l'été 1888, il monte à l'ancien théâtre des Nations *Le Sommeil de Danton*, de Clovis Hugues ; quelques mois plus tard, on le retrouve dans une revue intitulée *Aux Urnes*.

Les avatars d'un homme de spectacle

Ni l'imagination, ni la fantaisie ne manquent à Maxime Lisbonne et ses facéties ne s'arrêtent pas là. Il joue même un rôle fort actif dans la vie nocturne parisienne.

En 1893, il crée la *Brioche politique*, rue du Faubourg Montmartre, puis, rue Pigalle, le *Casino des Concierges* qui tire son nom du "pipelet" qui accueille les clients à l'entrée, lorsque l'on tire le cordon.

« Qui que tu puisses être, duchesse ou pierreuse, ministre ou marlou, mercière ou danseuse... quel que soit dans le monde qui est le tien - mais qui te rase -, la position que

TAVERNE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

(Même Direction)

18, RUE DE RAMBUTEAU, 18

OUVERTURE LE JEUDI 1^{er} AVRIL 1886

Les réactionnaires ont accusé les Révolutionnaires d'être anti-patriotes.

Ils ont menti!!!

Quelle est l'époque, dans notre histoire, où le patriotisme ait enflammé la nation entière et la plus nombreuse pléiade de héros ?

L'Époque de la RÉVOLUTION !

Nous sommes Patriotes à l'exemple de nos grands hommes de 89 et 93.

Pas envahisseurs : mais résolus à défendre, jusqu'à la mort, le sol Français ; Héritiers de leurs audaces ; Résolus comme eux à défendre le patrimoine des libertés qu'ils nous ont légué et à l'agrandir.

A la Taverne de la Révolution française

L'histoire, en tableaux, des grands citoyens qui ont défendu la République sera un salutaire exemple à notre nouvelle génération.

La Révolution qu'ils ont commencée, nous la continuons.

Nous, les Révolutionnaires d'aujourd'hui !

Et nous la voulons partout. Dans les Arts, dans l'Industrie, dans le Commerce.

Voilà notre Patriotisme et c'est le bon !

Assez ! trop de patriotes à la Dérivade !

Patriotes ! Oui ! chauvins ! jamais.

MAXIME LISBONNE.

te fait occuper le destin, viens-t-en à l'adresse ci-dessus... Si ta nature est gaie tu y entretiendras sainement cette heureuse convulsion qu'on dénomme le rire. » (12)

Malheureusement, cette aimable invitation au plaisir rencontre peu de succès et Maxime Lisbonne connaît à nouveau la faillite en octobre 1894.

Infatigable, c'est rue Notre-Dame de Lorette qu'il ouvre, en 1898, le *Jockey-Club de Montmartre*, à l'inauguration duquel on sert des "maquereaux pêchés dans le bassin de la place Pigalle". Puis, c'est le *Casino des*

Taverne du Bagne

2, BOULEVARD DE CLICHY.
EN FACE LE CIRQUE FERNANDO

INVITATION AUX MALHEUREUX DU 18^e ARRONDISSEMENT Dimanche 6 décembre 1885, de 8 h. à 11 h. 1/2 du matin GRAND DÉJEUNER GRATIS

CAMARADES,

La Révolution tardant, et ne pouvant, dans un moment de calme et de tranquillité, faire fusiller les bons bourgeois qui tiennent entre leurs mains LE CAPITAL, j'ai pensé, en attendant

L'heure de la justice populaire

(celle qui ne commet jamais d'erreur judiciaire), faire cracher la bonne galette aux réactionnaires.

Aussi, DIMANCHE, PREMIER DÉJEUNER, venez, et vous humerez les meilleures bières de la place :

Bière d'Amstel, Prudon, Diekirch, Bizot, Zimmer. — Du bordeaux de la maison Moreau, de Billancourt. Un excellent moka de la maison Ruffier, la farine de la maison Juin, du gruère de la maison Kœsler et de la viande de la boucherie Frost.

FRÈRES,

En attendant que ces vils capitalistes soient euvoyés jouer à la manille avec l'homme à la vieille barbe, venez DIMANCHE, vous caler les joues à la TAVERNE DU BAGNE.

Votre appétit n'en sera que plus formidable, car C'est la Réaction qui paye... par FORCE !

Le Directeur :

MAXIME LISBONNE.

Contributions indirectes, rue de La Rochefoucauld, qui engloutit ses dernières économies. Le cabaret est installé dans un vaste hangar, aux murs blanchis à la chaux et meublé de façon rudimentaire ; les invitations sont libellées dans le plus pur style administratif :

« Sommutation sans frais de notre bon vouloir ministériel. Citoyen contribuable, vous êtes priés de vous rendre sans retard à l'inauguration du Ministère qui aura lieu le mercredi 16 mars... » (13)

Ses talents d'homme d'affaires ne sont certainement pas à la hauteur de son imagination et de son humour et aucune de ces entreprises commerciales ne connaît le succès. Maxime Lisbonne finit misérablement sa vie dans l'oubli d'un bureau de tabac que lui procurent quelques amis, à La Ferté-Alais, où il meurt en 1905.

Edouard Lepelletier, qui fut lui-même membre de la Commune et l'auteur d'une *Histoire de la Commune de 1871*, rend à Maxime Lisbonne un hommage dont on pourrait faire une épitaphe fort convenable :

« Ce raillard, ce farceur, ce cabotin-colonel, se montra l'un des plus vaillants, à une époque où le courage courait le rues. Ses compagnons l'avaient surnommé le Murat de la République. Comme le héros des cavaleries impériales, Lisbonne se plaisait à caracolier au milieu des balles... Ces allures de mousquetaire, excusables par la bravoure dont il fit preuve en vingt occasions, méritent encore l'indulgence par la modestie qui les accompagnait. » (14)

Christiane Demeulenaere-Douyère

(1) Ce titre est emprunté à un article de Charles Chincholle, journaliste au *Figaro*, publié dans *Les Mémoires de Paris*, Paris, Librairie moderne, 1889, p. 61-79.

(2) Faut-il y voir une subtile allusion au populaire "bouillon de onze heures" ?

(3) Bernard Noël, *Dictionnaire de la Commune*, Paris, Flammarion, 1978, II, p. 59-60. Voir aussi William Serman, *La Commune de Paris (1871)*, Paris, Fayard, 1986.

(4) Allemane fondera, en 1890, le Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire (POSR).

(5) Membre de la Commune, Fortin essaya en vain de s'opposer au massacre du capitaine de Beaufort, le 24 mai 1871.

(6) L. Lucipia fut condamné à mort en 1872 pour l'affaire de l'assassinat des Dominicains d'Arcueil, et finalement déporté en Nouvelle-Calédonie. A son retour en France, il collabora à *La Justice* de Clémenceau, au *Mot d'ordre* de Rochefort et au *Radical*. Conseiller municipal de Paris (3^e arrondissement, quartier Enfants-Rouges) de 1890 à 1900, il fut vice-président du Conseil municipal en 1894, puis président en 1899. Louis Lucipia est inhumé au cimetière du Père-Lachaise.

(7) Charles Chincholle, *Les Mémoires de Paris*, p. 61.

(8) Vraisemblablement en août ou septembre 1883.

(9) Selon Paul-Emile Litttré (*Dictionnaire de la langue française*, 5), "néologisme et mot de plaisanterie qu'on applique aux souteneurs ridicules du césarisme, du militarisme". Le nom de "Ratapoil" est emprunté à une statuette créée par Daumier en 1850, qui représente un type de militaire rassis et borné.

(10) Charles Chincholle, *Les Mémoires de Paris*, p. 75.

(11) *Ibidem*, p. 78-79.

(12) Cité dans J. Van Deputte, *Vie et histoire du IX^e arrondissement*, Paris, Hervas, 1986, p. 75.

(13) *Ibidem*.

(14) Cité dans Bernard Noël, *Dictionnaire de la Commune*, II, p. 60.

Le parti démocrate libéral arménien

D'extraction bourgeoise et financé par les capitalistes arméniens, le parti démocrate libéral (ramgavar azadagan foussakzoutioun) va cependant adopter, après le traité de Lausanne de 1923 et la disparition des derniers espoirs d'indépendance arménienne, des positions pro soviétiques. Une alliance contre nature ? Pas si sûr, car, pour ces notables arméniens traumatisés par le génocide de 1915, la priorité était alors "à la survie de la race"...

Revenons cependant à la genèse de ce parti démocrate libéral, dit simplement "ramgavar". En 1885, Meghertitch Portugalian (1848-1921) va créer le parti arménakan en Turquie orientale. Cependant, contraint de quitter la ville de Van, puis Constantinople, il se réfugie à Marseille où il lancera le journal *Armenia* (1885-1923), un "hebdomadaire de la vie nationale et politique" qui répand clandestinement, dans l'Empire ottoman et au Caucase, un projet de libération de l'Arménie par la lutte armée, suivant le modèle bulgare. Cependant la sphère d'influence de son parti restera surtout centrée sur la région de Van. Quant au parti ramgavar-azadakan (démocrate libéral), le véritable précurseur du "ramgavar", il fut fondé à Constantinople (ou à Alexandrie ?) en 1908, au lendemain de la Révolution jeune turque, par une bourgeoisie libérale arménienne soucieuse de défendre ses acquis nationaux. Le poète Vahan Tékéyan en fut un des principaux animateurs.

Puis, le 1er octobre 1921, sera finalement reconstitué, à Constantinople, un véritable mouvement capable de s'opposer à l'hégémonie de la Fédération révolutionnaire arménienne (1) au sein même de la diaspora : le parti ramgavar. Ce dernier résulte en fait des influences de l'ancien parti ramgavar-azadakan de 1908, du parti arménakan et du parti hintchak

(social-démocrate) réformé. Le nom de cette organisation reconstituée est Ramgavar azadagan goussakzoutioun, ou parti démocrate libéral...

"Le capitalisme est un bienfait"

Comme son prédécesseur de 1908 (qui avait tenu son second congrès à Erevan, en République d'Arménie, du 21 au 27 décembre 1919), ce parti ramgavar reconstitué, soutenu par une large frange de l'Église chrétienne apostolique, se fait l'interprète du milieu conservateur, de l'intelligentsia libérale, des avocats et des médecins, de riches négociants... Même si ses structures sont celles d'un parti (son organe suprême, le Congrès général, se réunit à intervalles irréguliers afin d'élire un Comité central, lequel dirige les organisations régionales), il recrute peu de militants et agit avant tout comme un groupe de pression, grâce à ses moyens financiers considérables. En fait, le parti ramgavar tire une large part de son influence des rapports étroits qu'il entretient avec l'Union générale arménienne de bienfaisance (U.G.A.B.), la plus importante des organisations charitables arméniennes de l'entre-deux-guerres, fondée au Caire en 1906 par Boghos Nubar Pacha (2) et soutenant, à travers la diaspora et dans de nombreux pays, des associations à but philanthropique, des dispensaires et des écoles. Nous reviendrons, par la suite, sur cette puissante organisation amie du parti ramgavar.

Pour les ramgavars, l'"échec" de la Fédération révolutionnaire arménienne (parti daschnak) à assurer la viabilité de la République indépendante d'Arménie justifiait l'intervention de l'armée rouge en novembre 1920. En fait, entre ramgavars et daschnaks, les adhésions dépendent davantage des traditions familiales

que des classes sociales. Irrémédiablement, la diaspora se divise : l'anniversaire national est fixé au 28 mai (le jour de l'indépendance de l'Arménie) par les daschnaks et au 29 novembre (le jour de la "libération de l'Arménie" par l'armée rouge) par les anti-daschnaks. Ces querelles entretiendront, d'année en année, des tensions au sein de la diaspora et participeront à sa bipolarisation.

Il est vrai que, par son programme économique ("Le capitalisme est un bienfait"), par sa méfiance envers le socialisme en général et la Fédération révolutionnaire arménienne en particulier, par son rejet de la lutte des classes, le parti ramgavar apparaît assez proche du parti populiste (créé en mars 1917 par des Arméniens membres du parti constitutionnel démocrate de Russie -K.D. ; ce dernier était un parti de cadres mal implanté en Arménie indépendante). Il en diffère pourtant car il se structure comme une organisation des Arméniens de Turquie et porte son attention sur les besoins populaires et la question nationale. Son leader le plus marquant reste le poète Vahan Tékéyan, lequel jouera, bientôt, un rôle déterminant lors des nouvelles orientations politiques que le parti ramgavar adoptera au sein de la diaspora.

Durant son premier congrès, tenu en juin 1922, le parti ramgavar, anti-daschnak et réservé vis-à-vis du régime soviétique nouvellement instauré en Arménie, décidera cependant :

a) - tout en poursuivant la cause de l'Arménie occidentale par une organisation indépendante, de concourir et de consacrer ses efforts à l'action du gouvernement arménien, à la reconstruction économique et morale de l'Arménie, ainsi qu'à la survie physique du peuple arménien ;

b) - d'éviter toute entreprise qui pourrait mettre en danger l'existence du peuple et de l'État.

Les résolutions du Congrès de Paris, tenu en 1924, sont encore plus explicites pour le militant ramgavar. En effet, il lui faut alors :

- reconnaître le gouvernement de l'Arménie et l'aider dans son action de conservation de l'arménité et de reconstruction ;



Meghertitch Portugalian, le fondateur du parti arménakan en 1885. (D.R.)



Gabriel Moradounguian, à gauche, dirigea la Délégation nationale arménienne. À sa droite, Boghos Nubar Pacha (D.R., Paris, 1925).

- empêcher toutes dissensions internes et tous sujets de discorde qui pourraient menacer la paix en Arménie ;

- faire notre objectif principal de l'aide matérielle et morale à l'Arménie ;

- (car) les Arméniens de l'extérieur ne poursuivent pas une politique particulière et ne feront pas de démarches diplomatiques indépendamment de la politique et de la diplomatie du gouvernement de l'Arménie.

Ainsi, le Parti ramgavar se montrera rétif à toute polémique idéologique (sauf en ce qui concerne les opposants à l'Arménie soviétique) et se cantonnera, en apparence, dans un rôle de mécénat, par le biais de l'U.G.A.B. de Boghos Nubar Pacha. À la veille de la seconde guerre mondiale, la situation politique de la communauté arménienne de France apparaissait alors, comme au sein de l'ensemble de la diaspora, éminemment contrastée : la fraction la plus importante des réfugiés adhère à la Fédération révolutionnaire arménienne, une minorité se retrouvait au sein du parti communiste français (3) et la plus grande part de la bourgeoisie, favorable au parti ramgavar pro soviétique, s'investissait dans les activités de l'U.G.A.B... afin d'assurer une "survie de la race", fut-elle soviétisée !

La presse amie

Une presse abondante, et admirablement tenue, va soutenir les activités des ramgavars dans l'hexagone durant la troisième République. Ainsi, dans son mensuel artistique et littéraire intitulé *Anahit* (publié sans interruption de 1898 à 1911, puis de 1929 à 1940 et de 1946 à 1949), l'écrivain Archak Tchobanian s'opposera au mouvement révolutionnaire arménien, en considérant que la communauté n'avait guère les moyens d'atteindre les buts fixés... ce qui recoupe la prudente - ou frileuse - ana-

lyse de la bourgeoisie libérale et des ramgavars. Archak Tchobanian va également fonder la revue *Veratsenout* (Renaissance, 1917-1921), dont le premier numéro paraîtra, fort symboliquement, le 14 juillet 1917. Membre, depuis 1908, du parti ramgavar-azadakan, Archak Tchobanian deviendra finalement un "compagnon de route" du mouvement communiste. Une autre revue, le bimensuel *Artzakank Parisi* (Écho de Paris, édité de l'été 1916 à l'année 1925) va soutenir les vues de Boghos Nubar Pacha, lequel lie le destin des réfugiés arméniens à celui de la France en Orient. On y décrit les activités du mouvement arménophile, la vie de la communauté arménienne de Paris, les combats et la participation des Arméniens aux opérations de guerre.

Une alliée précieuse : l'U.G.A.B.

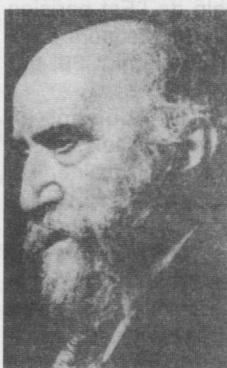
Cependant, comme tous les mouvements dépourvus de militants, le parti ramgavar doit s'appuyer sur un vaste réseau associatif, s'assurant ainsi un important capital de sympathie. Fondée en 1906 au Caire par Boghos Nubar Pacha, sur le modèle de l'Alliance israélite universelle, l'Union générale arménienne de bienfaisance a ainsi pour objectifs de :

- concourir au développement intellectuel et moral du peuple arménien et de sa patrie ;

- contribuer à l'amélioration de leur situation matérielle et économique ;

- encourager toutes entreprises et publications servant à atteindre ces résultats.

Pour la France, ce réseau d'organisations a été mis en place dès 1910 à Marseille (où son influence sera tempérée par son éloignement au sein de la capitale), puis, surtout, à Paris en 1911. Il va ensuite s'étendre à toutes les villes de



L'écrivain Archak Tchobanian. Membre du parti ramgavar-azadakan (démocrate libéral) depuis 1908, il deviendra ensuite un compagnon de route du mouvement communiste. (D.R.)

L'emblème de l'Union générale arménienne de bienfaisance (U.G.A.B.), pour 1937. Collection de l'auteur.



banlieue où résident des Arméniens (Issy-les-Moulineaux, La Garenne-Colombes, Alfortville, Sarcelles, Choisy-le-Roi, Sevran...). Cette union puissante, récoltant legs et donations d'Arméniens fortunés, couvrira en fait le monde entier ! Ses objectifs "neutres" pourront se déployer tant en diaspora qu'en Arménie soviétique, en accord avec le H.O.G. contrôlé par les communistes (4). On doit ainsi à l'U.G.A.B. l'aménagement des villages de Nubarachen-Soverachen, de l'institut ophtalmologique Marie-Nubar, de la maternité Tarouhi-Agopian, d'un centre antirabique, voire de réseaux de rapatriement en direction de la "mère patrie" soviétisée ! Et, si les sections locales françaises disparaissent juste avant la seconde guerre mondiale, l'U.G.A.B. perdurera sans jamais dévier de son but : "l'union des Arméniens de diaspora et d'Arménie". Ainsi, ce ne sera pas l'un des moindres paradoxes de cette époque troublée que de voir de riches capitalistes arméniens soutenir avec constance une république soviétisée, au nom de la survie de la race. Ainsi l'organe du parti ramgavar à Paris, *Aïssar-apaga*, sera suspendu en 1952 par suite des excès... de sa propagande pro soviétique.

Cyril Le Tallec

(1) La F.R.A., ou parti daschmak, est une organisation de masse traversée par des courants divergents. Fondée en août 1890, elle a été admise au sein de la seconde Internationale en 1907.

(2) Boghos Nubar Pacha (1851-1930) fut directeur des chemins de fer égyptiens, fondateur de l'Union générale arménienne de bienfaisance (1906), président de la Délégation nationale arménienne (1912), créateur de la bibliothèque Boghos Nubar à Paris (1928) et du pavillon d'Arménie Marie Nubar à la Cité universitaire (1930). À titre d'exemple, la bibliothèque Nubar rassemble 50 000 volumes et toutes les archives de la Délégation nationale arménienne sont passées dans ses collections. Le premier conservateur, Anan Andonian, figurait parmi les 400 intellectuels déportés en avril 1915. Dans les camps de Syrie, entre 1916 et 1919, il avait recueilli de nombreux témoignages de rescapés. Installé par la suite à Paris, il devait conserver pieusement ces documents.

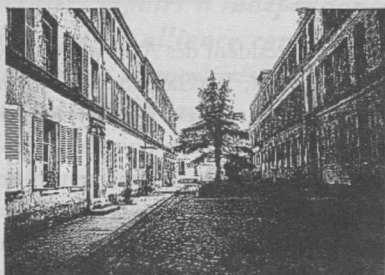
(3) En effet, les Arméniens communistes adhèrent au parti communiste de leur pays de résidence et participent à leurs activités au même titre que les autres membres.

(4) Le H.O.G. (Comité de secours pour l'Arménie) fut créé le 13 septembre 1921 en Union Soviétique. Cette organisation a été présentée dans Gavroche n° 103.

Jean EL GAMMAL

LES HAUTS QUARTIERS DE L'EST PARISIEN

d'un siècle à l'autre



PUBLISUD

"Belleville court après son mythe", titrait naguère un quotidien à propos de la rénovation – fort contestée... et contestable – des quartiers de l'Est parisien.

Depuis un siècle, de nombreux hommes de lettres, des journalistes, des artistes, de simples observateurs et commentateurs divers... ont évoqué Belleville, Ménilmontant ou Charonne. A travers les représentations qu'ils en ont transmises, s'est forgée une image particulière, distinctive de ces quartiers, sur la disparition de laquelle, réelle ou supposée, il est courant aujourd'hui de s'interroger.

Le mythe bellevillois, tel est donc l'objet de cet ouvrage, qui s'attache à dégager les caractères spécifiques des "hauts quartiers de l'Est parisien" que sont les 19^e et 20^e arrondissements, et d'en scruter les évolutions. L'approche de Jean El Gammal est tout à la fois politique, sociale, littéraire et culturelle.

A travers une périodisation qu'il fixe ainsi : des années 1880 à la Première guerre mondiale, l'entre-deux-guerres, de la Seconde Guerre aux années 1960 et la période contemporaine, il met en évidence trois caractéristiques majeures de ce mythe bellevillois :

- une orientation politique résolument à gauche, directement héritée du "programme de Belleville" et de la Commune de Paris, qui fait, même s'il faut parfois nuancer le propos, de Belleville la "montagne ouvrière", la "sentinelle avancée de l'idée républicaine", l'"Aventin de la démocratie". Après les combats électoraux pour l'amnistie, les années de l'après-Commune voient s'établir l'emprise croissante du socialisme, bientôt relayée, puis supplantée, à partir des années 1920, par l'influence du PCF.

La seconde Guerre mondiale qui voit l'engagement déterminé des communistes dans la Résistance, puis dans la Libération de Paris, conforte, au moins jusqu'en 1973, leur position dans l'Est parisien, en

LES HAUTS QUARTIERS DE L'EST PARISIEN D'UN SIECLE À L'AUTRE

par Jean EL GAMMAL

dépité d'une avancée gaulliste – qui ne se maintient guère – en 1958, moins pour de raisons sociologiques que du fait du retour au pouvoir du général de Gaulle. S'ensuit un recul progressif du PC, accéléré par la "vague rose" de 1981, elle-même confortée par les scrutins les plus récents.

Dans ces quartiers, l'orientation politique est encore renforcée par le poids du logement social.

- une spécificité géographique, marquée par l'idée de "hauteur". Belleville est souvent décrit comme un "balcon" dominant à la fois le centre de Paris et la banlieue, dont on vante les "panoramas grandioses" et "l'air vif". A ses pieds s'étend un Paris plus monumental. De ce cadre géographique abondent, dans la littérature et l'iconographie, les représentations champêtres et nostalgiques

- une "atmosphère" particulière : les "hauts quartiers de l'Est parisien" ne sont pas seulement un décor, ils sont indissociables d'une population "grouillante", qui mêle ouvriers, artisans, petits employés et petits rentiers, avec sa marginalité violente faite d'"apaches", de souteneurs et de prostituées, et de vrais déshérités, bref d'une population diverse et généralement humble, à laquelle de nombreuses initiatives philanthropiques ou à caractère social (que l'auteur qualifie de "bonnes volontés") s'appliquent à apporter aide et réconfort.

Les commentateurs (J. Valdour, R. Garic, H. Calet...) livrent généralement une image "naturaliste" de ce peuple, dominée par le souci du pittoresque ou empreinte de nostalgie : "populo bigarré et rigolard", enfants en guenilles, mauvais garçons... sur fond d'"agreste Belleville d'autrefois". Ils restent, et à leur suite les photographes (W. Ronis, René-Jacques...), plus sensibles aux formes de la sociabilité populaire traditionnelle qu'aux quelques éléments de modernité introduits dans l'aménagement urbain de l'Est parisien dès le milieu du XX^e siècle (square de la Butte du Chapeau-Rouge en 1939, par exemple).

Les années 1960 introduisent en France des changements sociaux structurels profonds. La rénovation urbaine, liée aux problèmes de logement et au vieillissement d'une partie du bâti traditionnel des quartiers de l'Est, prend une importance croissante. Devant les transformations brutales que subissent ces quartiers, les représentations "bellevilloises" classiques, qu'elles soient rustiques ou

ouvrières, accusent un net recul, sans pour autant céder la place à d'autres représentations aussi fortes. De là à parler de perte d'identité... Ainsi s'inaugure un nouveau cycle nostalgique qui n'est pas tout à fait terminé.

Quelle part jouent dans ces caractéristiques les idées reçues, parfois anciennes, les souvenirs plus ou moins mythifiés et l'ampleur des transformations de la trame urbaine liées à l'évolution historique de ces quartiers ? Comment ont-elles traversé les mutations – urbaines et sociologiques – qu'ont connues ces quartiers depuis la fin du XIX^e siècle, et particulièrement dans les dernières décennies ? Quels traits considérés comme traditionnels se sont estompés ? Lesquels se sont maintenus ? Comment ces quartiers entrent-ils dans la modernité ?

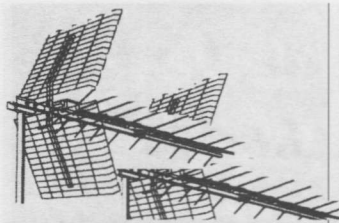
Les "hauts quartiers de l'Est parisien" sont-ils en train de basculer "dans l'ordinaire d'un Paris moins différencié" ? Ou bien d'une nécessaire synthèse entre un passé "embelli" et un présent "prosaïque qui n'offre pas matière aux songeries" de nouveaux équilibres naîtront-ils ? La question est posée.

Ce qui est sans doute le plus remarquable dans l'ouvrage de M. El Gammal, c'est l'impressionnant corpus de sources qu'embrasse – avec une grande maîtrise – son auteur : documents d'archives traditionnels (issus essentiellement des dépôts des Archives de la Préfecture de Police de Paris et des Archives de Paris) et extraits de discours électoraux, interrogés pour l'étude des élections et de la vie politique, mais aussi sources moins familières à l'historien, constituées de récits, d'autobiographies, d'articles de presse, de textes littéraires, notamment de romans, de chansons, et de témoignages oraux. L'auteur accorde aussi une attention toute particulière à l'iconographie (peintures, photographies et films), étonnamment riche dans le cas de ces arrondissements...

Il livre enfin une très remarquable bibliographie dont l'érudition ravira quiconque – curieux, chercheur historien, ou habitant des "hauts quartiers de l'Est parisien" – cherchera à percer ce qui en fait réellement l'âme.

Christiane
Demeulenaere-Douyère

Paris, Publisud, coll. La France au fil des siècles, 1998, 178 p., bibliographie, index.



CHRONIQUE DE LA DESINFORMATION

Jean-Jacques Ledos

CITATION

« Le battage avant-coureur envahit, sans vergogne, les médias. Dans les devis de projets, le coût de la réclame l'emporte, parfois, sur celui de la création.

Tout le tapage préparatoire, par grandes photos de couvertures, interviews flatteuses, portraits élogieux, sont devenus, aujourd'hui, sur les ondes et sur les pages, notre pain quotidien, plus abondant et souvent plus nourrissant que l'événement lui-même, qui fait pâle figure après toutes ces grosses caisses, mais le mal est fait, les cerveaux ont été lavés, nous n'osons pas dire que nous restons sur notre faim, nous ne savons même plus quoi penser, quoi sentir, et d'ailleurs, s'il le faut, des publicités géantes ont rapido pris le relais, pour ne pas perdre les billes... » □

Michel COURNOT : "Récit d'une défaite après tapage" article in "LE MONDE".

LA TENTATION DU MONOPOLE

L'une des cibles privilégiées de l'offensive libérale contre l'audiovisuel public était, jadis, l'intégration verticale de la production à la diffusion, qui structurait la radio et la télévision, gérées par l'État. Aujourd'hui, tout, dans la démarche, mondialisée ou non, des grands groupes, de l'audiovisuel ou d'autres, annonce des concentrations qui conduisent à de nouveaux monopoles. Pour ce qui concerne la radio et la télévision, comme pour d'autres produits, Pierre Bourdieu observe que de tels rapprochements « aboutit à une intégration telle que la diffusion commande la production... » *

c'est-à-dire la programmation. C'est - hélas - conforme à la logique du marché qui se soucie peu de création ou de mission culturelle. □

* "Questions aux vrais maîtres du monde" in "Le Monde" 14 octobre 1999

"NUL N'EST MÉCHANT VOLONTAIREMENT"

La mondialisation qui n'est pas une forme de gouvernement mais une pratique empirique a ses gouverneurs réunis dans des sortes de nouveaux "Comités Théodule".

En novembre dernier, les principaux dirigeants des grands groupes mondiaux de l'audiovisuel se sont réunis pour faire le point sur l'homogénéisation de leurs pratiques, sinon pour aligner leurs positions dans la perspective de la conférence mondiale de l'OMC (Organisation Mondiale du Commerce)* qui se réunit à Seattle. Homogénéisation, c'est-à-dire standardisation des produits dans le cadre d'une économie de marché mondialisée.

Le sociologue Pierre Bourdieu a courageusement tenu le rôle du contestataire en soulignant la fin des cultures nationales qu'un tel projet annonce. Il a pris le parti de suggérer les circonstances atténuantes en évoquant une assertion du philosophe Platon "Nul n'est méchant volontairement". Un bon sujet de dissertation au bac !. Les participants l'ont courtoisement écouté. Que vaut la voix d'un intellectuel isolé (même dans son propre camp) opposée à la puissance des marchés. □

* Les responsables des organismes de service public de la télévision se réunissent aussi chaque année dans le cadre de l'association INPUT (International Public Television) afin de défendre les valeurs d'une télévision étrangère aux lois du marché. Ils n'ont hélas pas les moyens de leurs ambitions.

MAUVAISES HABITUDES

Le 27 septembre dernier, des militants non-violents protestaient dans un cinéma parisien contre la longueur abusive des entractes publicitaires.

La police alertée par la direction du cinéma est intervenue

rapidement. Les quelques militants et les militantes se sont immédiatement retrouvés menottés, couchés au sol.

De telles attitudes deviennent habituelles dans les transports publics, en particulier. La justification est toujours la même : un excité a agressé, seul, une paisible bande de contrôleurs. L'intervention des protestataires les expose au même traitement.

« Nul n'est méchant sciemment ? ». L'assertion socratique reste un bon sujet de dissertation. □

AUTOCRITIQUE

Arte affirme une indépendance qui devrait être la vertu des services publics, étrangers aux pressions du pouvoir politique - double, en l'occurrence - et de la publicité.

Cette liberté se manifeste, en particulier, dans la programmation d'origine allemande qui n'hésite pas à critiquer le passé national, ancien ou récent.

En novembre dernier, la chaîne franco-allemande a diffusé, à l'occasion du dixième anniversaire de la chute du mur de Berlin deux émissions sur l'activité de la *Treuhandanstalt*. L'organisme fédéral chargé de faire le ménage dans les entreprises de l'ex RDA n'a pas fait de sentiment. Au nom de la rentabilité, les habitants de villes, voire de régions ont été rejetées dans la catégorie des générations perdues. La nostalgie de l'ancien régime n'est jamais loin dans les propos des témoins interrogés.

Une affaire à suivre dans les urnes où les extrémismes se retrouvent. □

OSTALGIE *

C'est le mot qu'utilisent certains allemands de l'ex-RDA pour exprimer leur sentiment d'être exclus au moment où les médias célèbrent le dixième anniversaire de la chute du mur de Berlin.

La réunification a créé une Allemagne à deux vitesses, celle qui gagne (air connu) et l'autre qui n'a pas encore compris les vertus de l'initiative personnelle dans la démarche entrepreneuriale. Certains de ces allemands de seconde zone auraient pourtant bien aimé participer à la reconstruction et trouver leur place entre des décideurs à haut niveau de

salaires venus de l'ouest et les ouvriers sous-payés recrutés dans d'autres pays de l'est.

Cette situation entretenue avec une froide lucidité favorise la différence de potentiel qui fait les orages. □

* (Ost : est)

PARADOXE

Curieux États-Unis qui ne peuvent empêcher une certaine liberté d'expression. Faut-il croire alors que la démocratie s'y épanouit ? Sans doute mais au prix de luttes de certains contre-pouvoirs bien isolés.

On sait que ce pays tente d'imposer au monde entier le modèle libéral. On peut parler d'impérialisme, sinon de totalitarisme *.

Un cinéaste indépendant, Michael Moore, ose braver le consensus et les pouvoirs économiques et réaliser des films très forts qui exposent des faits, avérés par l'interview acceptée, ou mieux, refusée. Son film, réellement documentaire, *Roger and I*, tourné en 1989 montrait les péripéties de sa vaine tentative de dialogue accusateur avec le président de *General Motors* qui venait de fermer une usine dans le Michigan.

Dix ans plus tard, il récidive dans *The Big One* dans lequel il prend le rôle du Huron de Voltaire, faix naïf qui révèle les graves perversions d'un système, le libéralisme en l'occurrence.

La démarche du cinéaste ne peut être comparée qu'à celle du réalisateur anglais Ken Loach. Elle montre que le cinéma peut encore avoir une réelle fonction d'information, voire de pamphlet, à l'opposé des produits anesthésiants et coûteux comme *Les visiteurs* ou *StarWars*. □

* «...un système dans lequel des mécanismes technologiquement développés du pouvoir politique sont maniés par la direction centralisée d'un mouvement élitiste, dans le dessein de réaliser totalement une révolution sociale, comportant le conditionnement de l'homme sur la base de certains postulats idéologiques proclamés par les dirigeants, dans une atmosphère d'unanimité de toute la population. » (Zb. Brzezinski : *Ideology and Power in Soviet Politics*). (EU). Il suffit de remplacer "politique" par "économique" et "direction centralisée" par FMI ou OMC. La publicité peut alors être un moyen "technologiquement développé" de conditionnement.

CONTRASTE

"Le Figaro" n'a pas la réputation de s'écarter de la "pensée unique" ni de contester le libéralisme. Au contraire, on attendait du retour de J.-F. Kahn à l'"Événement du jeudi" une revitalisation de l'esprit contestataire qui en fit le succès.

Les réputations s'inversent parfois, non sans donner à réfléchir.

Dans "Le Figaro" du 18 novembre dernier, l'ancien sénateur Jean Cluzel qui se fit connaître par des Rapports sans concession sur l'audiovisuel, dénonçait la normalisation de la télévision sous l'effet de la mondialisation : « Pour la première fois dans l'Histoire de l'humanité [...] la masse des images et des signes adressés sans arrêt à l'ensemble de la planète est d'une telle importance et d'une telle présence que se trouvent bouleversés les comportements, les mœurs et les cultures. »

Évoquant au même moment l'"exception culturelle", l'EDJ défend le marché qui, seul, doit désigner la qualité de la création, dénonce une culture officielle assistée et souligne la complicité des distributeurs de films qui privilégient les produits américains. Ceux-ci ne font pourtant que satisfaire une demande entretenue par des promotions internationales.

Mozart, Rimbaud, Joyce ou Proust n'ont pas connu la consécration par le marché. Ils n'ont bénéficié d'aucune subvention mais leur réussite commerciale, posthume, il est vrai, est immense.

Le marché est fugace. Le génie impose durablement les œuvres et la mémoire de leurs auteurs. □

« AH ! QU'ILS SONT BEAUX LES PIEDS DES MISSIONNAIRES. »

C'était le titre d'un cantique du temps où l'Église accompagnait la démarche colonisatrice.

On a retrouvé récemment, une semblable vocation missionnaire de la bonne parole - pardon, de la bonne télévision - le temps d'une brève communication de Jean-Pierre Elkabbach, à l'ONU, à New York.

"Le Monde" l'a reproduite (26 novembre 1999). En voici quelques extraits : « La télévision n'accorde la primauté qu'à l'immédiat et à l'irrationnel. Il faut que l'événement, plus souvent tragique que drôle, rapporte : en écouté, en publicité, en profit. Et la mondialisation entraîne là aussi des concentrations qui aboutissent à la diffusion planétaire des mêmes méthodes et des mêmes programmes : ceux des plus riches et des plus puissants [...] L'information elle-même est de plus en plus frappée du même syndrome, souvent au détriment des faits eux-mêmes [...] Que l'intérêt commercial et financier ne tue pas les œuvres les plus belles de l'art, de la littérature et des sciences... »

Ce ne sont que des extraits. Le reste de la communication soulève l'enthousiasme à propos d'une intervention dont "Le Monde" rappelle que l'auteur est "conseiller spécial pour la stratégie médias du Groupe Lagardère", collaborateur d'Europe 1 dont on ne sache pas qu'elle soit l'adversaire du libéralisme et du profit. Jean-Pierre Elkabbach a aussi accepté sans état d'âme, la pratique de la concurrence lorsqu'il était président de France Télévision.

Lorsque la "morale" de l'opportunité s'impose, on admet, sans difficulté, pour se donner bonne conscience, qu'un pécheur repent procure plus de joie que cent adeptes bêtement soumis ! □

SANG CHAUD

L'insulte verbale qui n'est pas économe de grossièreté est souvent la première étape de l'agressivité qui conduit à la violence.

Les médias ont oublié les règles de bonne conduite qui prohibaient jadis tout dérapage verbal à l'antenne.

Une telle licence s'étend désormais à la rhétorique (?) politique.

Parlant de la répression en Tchétchénie, le premier ministre russe Poutine déclare (en substance) : s'il le faut j'irai les massacrer jusque dans les chiottes.

N'y a-t-il pas en Russie un président pour lui conseiller de "garder son sang froid" ? □

Les notes de lecture de J.J. Ledos



■ "DICTIONNAIRE DES MÉDIAS"

sous la direction de Francis Balle*

C'est un vademecum que les historiens à la mode regarderont sans doute avec hauteur. Il s'agit pourtant d'un de ces ouvrages que les étudiants dans les disciplines de l'information auraient intérêt à avoir toujours eu sous la main. Il donne des ouvertures sur les institutions, sur les techniques les plus récentes : CD-DA, CD-I, CD-R, bogue, cookie, desk, manga, étiquette etc. mais

aussi sur des outils ou des termes professionnels anciens comme cicéro cette ancienne mesure de mise en page typographique, ou marronnier, l'information qui revient chaque année comme la chute des feuilles.

Un manuel d'actualité efficace dans la tradition des dictionnaires Larousse.

J.-J. L.

*Éditions Larousse-Bordas, 110 F.



■ LES VOIX DE L'HISTOIRE : "ANTHOLOGIE DU XX^e SIÈCLE PAR LA RADIO" 1900-1999 (6 CD)*.

Depuis l'invention de l'enregistrement puis de la radio et de la télévision, l'Histoire s'écrit au quotidien, à chaud.

Les Éditions Frémeaux & Associés, qui se sont spécialisées dans la reproduction sur CD de documents "audio" anciens, ont eu la bonne idée d'aller chercher dans les archives sonores de l'INA (Institut National de l'Audiovisuel) quelques uns des documents qui bornent le dernier siècle.

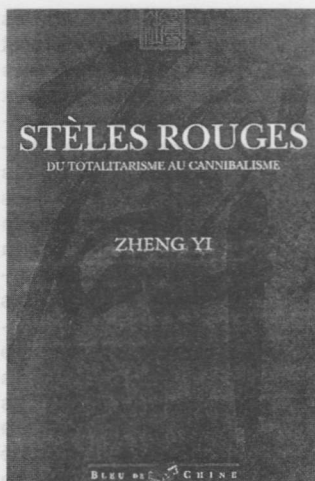
De Branly, l'un des "pères" de la TSF, évoquant en 1937, la radiocommunication depuis 1900, comme un instrument de paix entre les peuples à une intervention de Lionel Jospin, en 1999, dénonçant les horreurs de la guerre au Kosovo, l'encadrement de notre siècle, plein de bruit et de fureur est fixé.

Quelques évocations sonores : la naissance du Tour de France (1903), l'armistice de 1918, le discours à la France du Maréchal Pétain, le 17 juin 1940, suivi de l'appel du 18 juin (le 21, en l'occurrence), une chronique de Jean-Hérol Paquis, (1944), l'appel de l'abbé Pierre (1954), la victoire d'Alain Mimoun aux JO de Melbourne (1956), la chute du mur de Berlin (1989), etc. On y entend quelques grandes voix de la culture et du reportage, Claudel, Camus, Utrillo, Maurice Schumann ou Jacques Sallebert.

Un document pour les amateurs d'histoire contemporaine.

J.-J. L.

* 399 F dans les grandes surfaces spécialisées ou non.



DU TOTALITARISME AU CANNIBALISME STÈLES ROUGES

par Zheng Yi

Mai 1986 : romancier connu et journaliste d'investigation réputé, Zheng Yi retourne au Guangxi – cette province méridionale chinoise qui jouxte le Vietnam – pour enquêter sur les rumeurs de cannibalisme commis pendant la Révolution Culturelle. Il en avait eu écho lorsque, jeune garde rouge, il y avait séjourné en 1968 alors que la lutte entre les factions (1) pour le pouvoir atteignait au cours de l'été son paroxysme. Grâce à deux lettres d'introduction remises par l'association des Écrivains Chinois et le "Journal du Droit chinois" (2), il va avoir accès à Nanning, la capitale, aux archives locales du parti communiste, notamment les matériaux rassemblés à l'occasion de la campagne idéologique de 1983 lancée pour "le règlement des problèmes laissés par la Révolution Culturelle", euphémisme pour qualifier les véritables massacres de masse qui se sont alors produits. Ce qu'il y découvre est tellement sidérant que, pour recouper ces documents, il va s'employer à rencontrer des témoins du drame, des enfants des victimes, voire certains des protagonistes eux-mêmes – du moins ceux qui acceptent de parler – et à se rendre sur place pour tenter d'en retrouver les traces.

Au début, les premières victimes de la "violence des masses" sont tuées à coups de fourche ou de pelle, étranglées, noyées, la tête tranchée et accrochée à un arbre, ou encore jetées vivantes, attachées, dans des fosses et achevées à coups de pierres ; on va même jusqu'à faire éclater des pétards dans le vagin des suppliciées. Mais bientôt elles vont être mangées. Oui, mangées ! "Dès qu'il y avait une 'parade de lutte', les vieilles femmes s'y précipitaient, leur panier à provision sous le bras, et attendaient la suite. La victime avait à peine rendu son dernier souffle que les gens se ruaient

déjà ; les premiers arrivés découpaient les bons morceaux, les retardataires se partageaient les os". Parfois les victimes étaient éviscérées et dépecées encore vivantes : "Alors que le supplicié vivait encore, on découpait morceau par morceau sa chair que l'on faisait frire dans l'huile et consommait devant lui".

Ce qui est consommé en priorité ce sont les viscères qui sont censés guérir divers maux selon les croyances locales : cervelle, cœur, intestin, utérus et surtout le foie réputé donner du courage et être en outre un puissant tonique... à condition de le déguster dans les conditions requises : "Quelqu'un marchait, en tenant à la main un foie humain et rencontra une vieille connaissance qui lui demanda : 'Il – la victime – était d'accord pour que tu manges son foie ?' Interloqué, l'homme répondit : 'Comment aurait-il pu être d'accord ?' Son ami alors rétorqua : 'Si le possesseur du foie n'était pas consentant ce foie perd tous ses pouvoirs !' Notre homme repartit donc à la recherche d'une autre victime. Après lui avoir arraché, sous la torture, l'autorisation de consommer son foie, il préleva l'organe sur la victime encore vivante. Il alla ensuite montrer le foie à la mère de sa victime en disant 'Regardez, c'est le foie de votre fils !' La mère sous le choc tomba évanouie."

La consommation de cervelle était aussi prisée par les vieillards qui en escomptaient un regain de jeunesse. "Chacun plantait dans le crâne un tube en acier de grosseur appropriée, dont une extrémité affûtée sur une meule émeri était acérée comme un poignard, puis s'agenouillait sur le sol pour aspirer la cervelle, comme bande de vieux copains buvant à la paille ensemble une grande jarre de yaourt !"

Un tel déchaînement de violence, qui dans le seul Guangxi

causa la mort de dizaines de milliers de victimes, n'était pas spontané, ne résultait pas d'une perte de contrôle des "mauvais instincts" mais trouvait son origine dans "le typhon de force 12 de la lutte des classes" suscité et encouragé par les autorités politico-militaires locales dépendant du parti communiste. En effet, au terme de l'"Avis du 3 juillet" émis conjointement par le Comité central du parti communiste, le Conseil des affaires d'Etat, la Commission militaire centrale et le Groupe chargé de la Révolution Culturelle issu du Comité central – désormais acquis à Mao Zedong –, il convenait d'engager une répression accrue contre les "ennemis de classe". Il fallait donc laisser libre cours à la "colère du peuple", ce qui revenait à admettre que verser le sang était désormais licite à l'encontre des "4 catégories" – propriétaires fonciers, paysans riches, contre-révolutionnaires et mauvais éléments – et des "23 sortes" – droitières, espions, anciens membres actifs du Guomindang, anciens détenus, etc. –, c'est-à-dire aussi bien les bénéficiaires de l'ordre ancien que les réfractaires au nouvel ordre social, soit un champ d'action des plus larges ouvrant la porte à l'arbitraire le plus total, aucune charge précise n'étant nécessaire à l'encontre des victimes : leur "appartenance de classe" suffit. Et l'origine de classe étant rédhibitoire (3) et héréditaire, ce sont des familles entières qui seront exterminées. Des "séances de lutte" vont s'ensuivre aboutissant automatiquement à des condamnations à mort, suivies d'une exécution immédiate débouchant sur le dépeçage, sur place, des corps. Les auteurs de ces violences, ce sont "les gardes rouges, jeunes écoliers et adultes pauvres, coolies, portefaix, travailleurs au plus bas de l'échelle sociale insatisfaits de

l'ordre existant (qui) exprimaient par cette trace sanglante leur opposition à l'injustice sociale."

Au terme de ses investigations, Zheng Yi distingue trois étapes dans le processus "cannibalistique" :

1. une phase de "lancement" avec des opérations furtives menées dans un climat d'épouvante : exécutions opérées la nuit et découpage de la chair humaine effectué au hasard.

2. une phase de "fête" : le cannibalisme se répand sur une grande échelle et dans l'enthousiasme. Les participants acquièrent une certaine expérience dans le prélèvement du cœur et du foie grâce aux conseils des anciens guérilleros (4). Au cours de repas communautaires, véritables "banquets de chair humaine" qui se tiennent un peu partout jusque dans les cantines des écoles et des hôpitaux ou dans les réfectoires des organismes gouvernementaux (5), on fait cuire dans une grande marmite, en morceaux de la même taille, chair humaine et viande de porc ; on place ensuite le récipient assez haut pour que le contenu soit invisible aux yeux des convives et les gens, en rangs, viennent piquer un morceau dedans, chacun à son tour. Cette idée "ingénieuse" permet de concilier l'élimination cannibale de quelqu'un, sans pour autant que possible manger de la chair humaine soi-même. C'est la transgression de l'interdit sans véritable passage à l'acte, du moins explicitement. Chacun triche avec lui-même : "l'hystérie collective et la conscience individuelle peuvent aller de pair, sans aucun inconvénient."

3. une phase de "folie collective" : le cannibalisme est promu au rang de "mouvement de masse". Il s'agit de réaliser la "suppression des classes" prônée par la théorie marxiste-léniniste, et ce dans l'acceptation la plus radicale du terme.

Nous sommes bien ainsi en présence d'une violence organisée dont sont directement responsables Mao Zedong et le parti communiste. Pour l'auteur, "le cannibalisme pendant la Révolution Culturelle au Guangxi correspond au despotisme sanguinaire du parti communiste". Ce qui est en cause, ce n'est pas "quelque déficience particulière innée chez le peuple chinois ou enfouie au plus profond de l'âme humaine", c'est la structure du pouvoir, la structure du totalitarisme.

C'est pourquoi il convient qu'une "stèle commémorative de couleur rouge (soit) érigée au Guangxi... (et que) les enfants de tous les peuples du monde y gravent profondément de leur écriture puérile : 'Plus jamais ça !'."

J.-J. Gandini

Nota : Très actif pendant le mouvement social d'avril-mai 1989, Zheng Yi a passé trois ans dans la clandestinité après la répression suite au massacre de la place Tian'anmen dans la nuit du 3 au 4 juin 1989 avant de pouvoir gagner Hong-Kong. Il vit actuellement aux Etats-Unis.

Les événements décrits ici ont eu lieu au cours de l'été 68 alors qu'au même moment en France les "maos" vantaient les mérites de la "Grande Révolution Culturelle Prolétarienne"...

(1) Tenants de Liu Shao Qi, le président de la République, appuyé au départ sur l'appareil d'Etat, contre les zéloteurs de Mao Zedong, mis sur la touche après l'échec du "Grand Bond en Avant" et la famine qui en était résultée (cf. "La Grande famine de Mao" de Jasper Becker – Ed. Dagorno – qui parle de 30 millions de morts au bas mot entre 1959 et 1962), qui fit appel à la base du parti à partir de 1966 pour "renverser le quartier général".

(2) Organe dépendant officiellement du Ministère de la Justice.

(3) Certains "luttés" et "dévotés" étaient pourtant des membres du parti communiste d'avant 1949 qui avaient lutté dans la clandestinité mais étaient issus pour leur malheur de familles de grands propriétaires.

(4) Ce cannibalisme n'a pas en effet surgi "ex nihilo" mais est le prolongement de celui pratiqué par l'Armée rouge dans les années 30 dans la base soviétique des monts Jinggang au Jiangxi, et dans les années 45-48 pendant la guerre civile contre le Guomindang.

On retrouve d'ailleurs des récits de pratique cannibale tout au long de l'histoire de la Chine (cf. le fameux roman épique "Au bord de l'eau"). Ce n'est donc pas un phénomène particulier à l'ethnie Zhuang, principale minorité peuplant le Guangxi, mais qui a concerné également les habitants de souche "han".

(5) Ce qui confirme l'implication directe des autorités locales du parti communiste.

Ed. Bleu de Chine 1999, 288 p., 149 F.



LA RÉVOLUTION MANQUÉE L'IMPOSTURE STALINIENNE

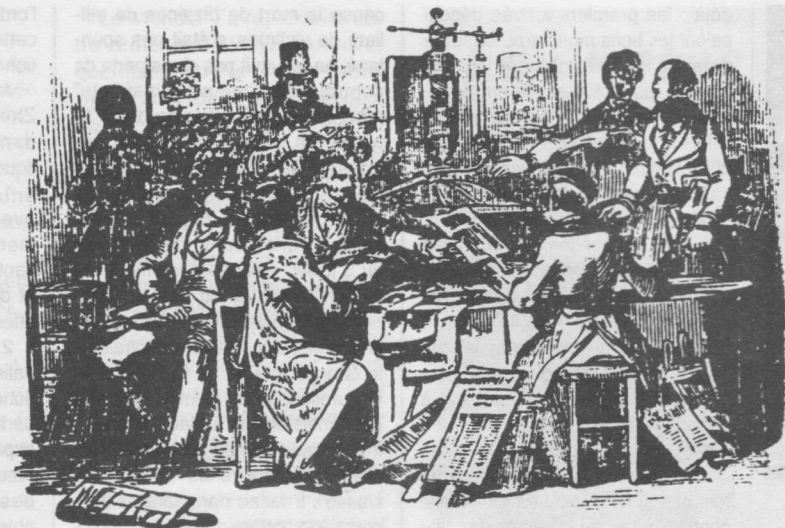
par Jacques Perdu

Pendant ce qu'Eric Hobsbawm appelle « l'ère des catastrophes », au moment où la logique des camps politiques (classe contre classe, bloc contre bloc...) allait devenir la logique des camps d'extermination, des militants peu nombreux et isolés ont tenté de maintenir vivant l'espoir de la révolution prolétarienne.

Parmi eux, Jacques Perdu est certainement l'un des plus oubliés. La brève biographie qui suit le fera mieux connaître, mais ce qu'il importe de souligner c'est qu'il fallait non seulement être lucide, mais surtout courageux pour écrire sur l'imposture stalinienne en 1940. D'où l'intérêt de la première réédition de cet ouvrage rare qui place Jacques Perdu dans la lignée des Voline, Souvarine et Ciliga.

Jacques Perdu (Jean-Jacques Soudeille, dit), est né en 1899 à Lyon dans une famille descendant de canuts lyonnais. Il adhère à la nouvelle Section française de l'Internationale communiste dès le congrès de Tours en décembre 1920, puis à la CGTU. Il devient rapidement secrétaire fédéral du Rhône et est membre suppléant du comité directeur du Parti au congrès de Lyon (1924).

Opposé à la bolchevisation, il signe la Lettre des 250 qui regroupe la gauche des années 1921-1924 contre la russification et la caporalisation du PCF. Collaborateur du *Bulletin com-*



Le temps des LIVRES

muniste de Boris Souvarine, devenu un organe d'opposition, il est exclu par sa cellule. Il participe alors à la création du *Cercle communiste Marx et Lénine* de Souvarine, tout en suivant attentivement toutes les crises qui secouent le PC et les tentatives oppositionnelles qui en résultent.

Au début des années trente, le Cercle change son nom pour devenir le *Cercle communiste démocratique* avec deux idées centrales : le bilan négatif des organisations ouvrières et l'insistance sur le principe démocratique, « notion inséparable de l'idée révolutionnaire ». Dans cette période, Perdu collabore à *La Critique sociale* et au *Travailleur* (Belfort), après avoir publié une brochure sur la révolte des canuts (*Les Insurrections lyonnaises 1831-1834* [1931] ; rééd. La Révolte des canuts 1831-1834, Spartacus, 1974).

En 1935, Soudeille s'intéresse au groupe *l'Union communiste* qui publie *L'Internationale* et attache beaucoup d'importance à la question de la nature du régime soviétique considéré comme un capitalisme d'Etat. Soudeille est également en contact avec la revue *Masses* de René Lefeuve, puis collabore à *Spartacus* et, en

1939, à la nouvelle série de *Masses*.

Après l'armistice, Perdu participe à la fondation du mouvement *France-Liberté* qui deviendra *Franc-Tireur* à la fin de 1941. Il rédige notamment les tracts et des papillons pour appeler à la Résistance et dénoncer la propagande vichyste, ainsi que certains éditoriaux du journal clandestin.

En septembre 1943, Soudeille quitte Lyon pour représenter *Franc-Tireur* au sein de l'*Assemblée consultative d'Alger*. A la Libération, Soudeille est membre de l'*Assemblée constituante*, mais abandonne ses fonctions pour prendre la direction de *RadioBrazzaville*. A cette époque, il écrit à Boris Souvarine :

« Je n'ai jamais été un optimiste, mais, comme tu le disais un jour, mon pessimisme a toujours été justifié et au-delà par les faits. (...) J'ai l'impression que les types comme toi et moi sont des espèces d'heimatlos intellectuels, qui ne sont d'accord avec rien, ni avec aucun parti, ni avec aucun bloc, national ou international. »

Fin 1948, Soudeille est nommé directeur des émissions parlées au poste d'Alger. Il s'extint en septembre 1951...

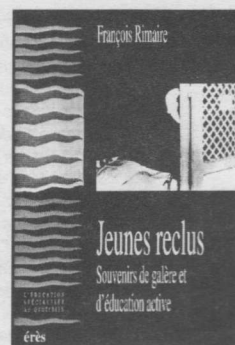
« *La Révolution manquée* (L'imposture stalinienne) » avait été publiée dans le quotidien de Georges Valois, *Nouvel Age*, du 26 mars au 1er avril 1940, et peu après reprise en brochure. Ce texte n'avait jamais été réédité depuis...

Bernard Genet

Edition établie et présentée par Charles Jacquier, Arles, Editions Sulliver, 1997, 237 p., 135 F.

18, rue de l'Hôtel de Ville, 13200 Arles.

Diffusion/Distribution VILO 11, 25 rue Ginoux 75015 Paris.



JEUNES RECLUS, SOUVENIRS DE GALERES ET D'ÉDUCATION ACTIVE

par François Rimaire

Voilà un petit bijou écrit d'une manière dynamique et avec une précision étonnante pour des souvenirs datant de plus

de 55 ans. Il ravira les amateurs d'histoire et plus particulièrement les lecteurs attachés aux sources de la rééducation des jeunes en difficulté. Au travers de ses mémoires, l'auteur nous plonge au cœur de la période charnière qui a vu l'administration pénitentiaire engager les réformes pour la transformation des maisons de correction. Nous sommes en 1938. Les campagnes de presse d'Alexis Danan ont porté leurs fruits. Un texte de loi vient d'être voté visant à introduire aux côtés des gardiens des véritables bagnes d'enfants qui ont scandalisé l'opinion publique, des éducateurs chargés d'impulser le nouveau credo basé sur la rééducatibilité des mineurs incarcérés. Nous suivons donc François Rimaire à son arrivée comme jeune stagiaire instituteur au sein de l'institution Saint Florent. Le constat des conditions de vie est accablant : ainsi, la nuit, les enfants sont enfermés dans des cages. Avant de pénétrer dans leur cellule, ils revêtent une chemise de toile raide et roulent leurs vêtements qu'ils placent dans une pièce à part où ils sont enfermés à clé. La salle où ils passent la nuit empest l'urine. C'est que les douches ne sont données qu'une fois par quinzaine ! « Prendre des douches chaque jour dans un local chauffé constituerait un luxe oriental et décadent, donc nuisible à de jeunes voyous » (p. 49).

Il y a du travail pour ces nouveaux éducateurs qui doivent faire face aux convictions de l'époque : « l'enfant pervers instinctif est spontanément enclin à nuire à autrui ; il dirige ses actes en ce sens, et son but est atteint lorsqu'il a conscience qu'il fait naître chez son prochain ennui, peine ou douleur. Il fait le mal pour le mal et éprouve à tourmenter, à détruire, à nuire, un plaisir singulier » (« Traité de médecine légale » 1920). Mais leur intervention est très mal

perçue. D'abord par les personnels, les gardiens en tête qui voient d'un mauvais œil ce qu'ils prennent comme une menace sur leur autorité, voire leur emploi. Mais c'est aussi le cas des plus âgés des reclus, les caïds qui craignent pour leurs privilèges. La tradition veut en effet qu'un plus grand de 16 ans prenne sous sa protection un plus jeune de 14 ans. S'instaure entre eux une relation se situant entre la recherche affective mutuelle et la prostitution.

François Rimaire découvrira les ressources de l'éducation active, appliquée dans des institutions, tel le foyer de Soullins où les travaux de Decroly ou Montessori sont appliqués depuis 1929. Mais les efforts déployés se heurteront à une grande résistance. Les personnels utiliseront même la diffamation pour obtenir le licenciement de l'un des éducateurs. L'auteur quittera la structure en 1943, épuisé et déçu. Mais il continuera son combat et ouvrira une structure d'accueil d'enfants et d'adolescents dont il sera le directeur de 1949 à 1976.

Jacques Trémintin

Erès, 1999, 176 p., 130 F.



RETOUR SUR UNE PARTIE DE MONOPOLY : TF1 : UN POUVOIR

par Pierre Péan et Christophe Nick*

En 1986, le gouvernement de Jacques Chirac, poursuivant la démarche

d'ouverture de la télévision au secteur privé qu'a engagée celui de Laurent Fabius, décide de privatiser une chaîne. Ce sera, l'année suivante, TF1** que se disputent, avec la complicité vénéneuse d'aventuriers comme Robert Maxwell ou Bernard Tapie, quelques grands patrons : Jean-Luc Lagardère, Michel Baroin, Robert Hersant ou Francis Bouygues. C'est ce dernier qui emporte le droit d'ache-

La décision gouvernementale satisfait, dans son principe, la demande que quelques lobbies n'ont cessé de soutenir depuis la proclamation du monopole de la radio-télévision, en 1945. Elle doit renouveler l'offre de programmes et créer un espace d'indépendance à l'égard du pouvoir politique.

La privatisation intéresse le Pouvoir qui maîtrisera mieux un grande société privée mais aussi les ambitions individuelles s'appuyant sur une puissance financière acquise dans d'autres domaines d'activité.

La perspective d'une alternance politique encourage les tenants, présents et provisoires, du pouvoir gouvernemental à entretenir l'existence d'un média qui pourrait le moment venu soutenir leurs idées et leurs ambitions. Ce fut le cas en 1984, lorsque le gouvernement socialiste, alerté sur la victoire possible de la droite aux législatives de 1986, créa Canal Plus, puis dans des conditions douteuses, au plan de la fidélité politique, La Cinq qui faisait cohabiter des affairistes peu suspects de militantisme à gauche.

On écarte d'emblée, chez les candidats à la reprise de TF1, le souci de faire une télévision pour les citoyens. La perspective de profits n'est pas assurée. Treize ans après, le succès est éclatant parce que la conquête d'audience réussie en a fait le pre-

mier média de France. Cependant, à l'époque, la lutte pour la conquête d'une chaîne de télévision révèle des ambitions de pouvoir personnel sur l'opinion, et par voie, de conséquence, sur des électeurs. On prête à Michel Baroin, le patron de la FNAC, hélas disparu avant la décision finale, des ambitions élyséennes. Francis Bouygues et Jean-Luc Lagardère veulent seulement devenir des faiseurs d'opinion : un pouvoir qui les poserait en interlocuteurs du Pouvoir.

Ces stratégies s'expriment dans une ambiance d'associations d'intérêts passagères, de trahison constante. On pense à la cour des Borgia. Une telle situation est habituelle : on en constate la récurrence dans la vie politique actuelle de la France. Il faut croire, malgré tout, que les efforts, quels qu'en soit la moralité, sont justifiés par les promesses de pouvoir et de bénéfices.

Et les téléspectateurs dans tout ça ? Une masse globalement manipulable, manipulée et satisfaite. De quelle indépendance peuvent jouir, dès lors, des entrepreneurs dont les gros chantiers dépendent malgré tout de l'État ?

Dans tous les cas de figure, il faut lire : "TF1, un pouvoir". Réaliste comme des œuvres de Balzac ou de Zola, ce n'est pas un roman.

J.-J. L.

* Éditions Fayard, 1997.

**...dont on oublie qu'elle est propriété collective des usagers puisque financée par la redevance.

LITTÉRATURE ET ANARCHIE

textes réunis et présentés par Alain Pessin et Patrice Terrone

L'anarchie dans tous ses états littéraires tel est l'objet des contributions rassemblées par Alain Pessin et Patrice Ter-

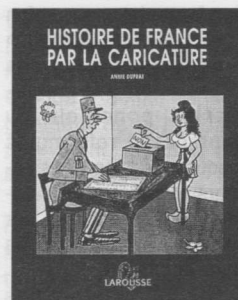
rone, prolongation du colloque tenu il y a quelques années à Grenoble, sur le thème littérature et anarchie.

La trentaine d'articles réunis dans le présent ouvrage forment un tout agréable à lire qui peut-être utilement complété par le dernier numéro de la revue *Réfractations* (Lectures cosmopolites, hiver 1998-1999). Comme dans nombre de colloques, le bon et le très bon alternent avec le moins bon, voir le pire... Cependant, il faut en conseiller la lecture, ces pages offrent en effet un aperçu général des relations entre les deux termes. Ils sont regroupés en quelques grands thèmes : sur la voie libertaire, traînées de poudre et l'alchimie du verbe : des esthètes libertaires, les contributions offrent à la fois des trajectoires individuelles, des portraits de groupes et des analyses détaillées de certains anarchistes qui émanent des romans. Dans la galerie de portraits plusieurs groupes se distinguent. Les libertaires s'affichent en tant que tels : Bakounine, Octave Mirbeau, Mécilas Goldberg, Ramon Sender, Cœurderoy et Dejacque. Chez d'autres l'anarchie représente davantage une valeur littéraire, une mode allant jusqu'à pour certains : Paul Adam, Céline et Malraux. Enfin, il y a ceux qui utilisent l'anarchie dans leur construction littéraire. Ils peuvent appartenir aux deux catégories précédemment citées où être hors de l'espace politique au sens strict du concept : Michaux, Claudel, Léon Bloy... La littérature saisit l'anarchie comme corps collectif. Plusieurs contributions se penchent sur les rapports entre les deux aspects à la belle époque.

Nous sommes donc en présence d'une nouvelle mise en lumière de la culture libertaire.

S.B.

Presses Universitaires du Mirail, 1999, 544 p., 320 F.



HISTOIRE DE FRANCE PAR LA CARICATURE

Par Annie Duprat

Les décennies 1960 et 1970 raffolaient de ces recueils abondamment illustrés d'images satiriques. On rappellera notamment le 1760-1960 : deux siècles d'histoire de France par la caricature de Jean Duché (1961) et *Un siècle de dessins contestataires* de Jacques Sternberg (1974). Le principal mérite de ces ouvrages était d'offrir une histoire « anecdotique » au filtre de la caricature reproduite en nombre, sans souci de lisibilité. Le recueil de 220 charges que propose aujourd'hui Annie Duprat évite intelligemment ces écueils. Là où Duché et Sternberg, entre autres, s'adonnaient à une reconstruction de l'histoire par le truchement de la caricature, sans permettre au lecteur de percevoir la part éminemment subjective des images, Annie Duprat opte pour une double lecture. Dans un premier registre, elle déroule les moments fondateurs de l'histoire de France, page à page et année par année (ou presque, selon la richesse de l'actualité du temps), sans pour autant tomber dans le piège du résumé caricatural. En regard de ces informations, l'auteur propose des caricatures légendées et référencées dans un second registre, clairement distingué par un jeu typographique. Du coup, et c'est là l'un des principaux atouts de ce livre, on saisit le(s) décalage(s) entre le fait et sa raillerie qui fonde(nt) l'exercice de la caricature. Par l'accumulation, la succession et la variété des cas produits et analysés, « l'arsenal

des humoristes » – selon l'expression de Gombich – se dévoile sous nos yeux, avec ses mécanismes ponctuels ou sans cesse reformulés jusque chez les dessinateurs actuels qui, finalement, inventent peu par rapport à leurs aînés dans la carrière.

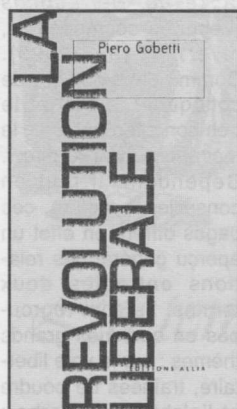
Dû à l'une des meilleures spécialistes françaises de l'imagerie politique – Annie Duprat est déjà l'auteur d'un *Roi décapité* (Paris, Cerf, 1992) –, cet ouvrage est d'une lecture alerte, ludique, et... impertinente comme son sujet. Il faut le souligner, car trop d'études sur la caricature pèchent souvent par l'absence de drôlerie. Ce livre offre aussi des images méconnues qui, associées à des planches incontournables, confèrent à l'ensemble un caractère de curiosité non négligeable. Par ailleurs, le champ chronologique, couvert de 1590 à 1995, donne une vision longue du corpus, qui permet d'assister aux mutations de cet étrange objet qu'est le dessin satirique, depuis la gravure de colportage jusqu'aux « unes » de nos quotidiens. Par sa fécondité, tant historique que graphique, le XIX^e siècle occupe une place de choix légitime restituant l'inflation de cette pratique critique.

L'ouvrage d'Annie Duprat peut se lire comme une histoire de France, être regardé comme un panorama de la caricature ou simplement feuilleté au gré des images, afin d'y découvrir des informations cocasses voire précieuses. Il est dommage, cependant, que dans une mise en page si dynamique et aérée faisant la part belle aux charges reproduites avec qualité, certaines caricatures aient été détournées ou encadrées de textes. Mais il s'agit là d'une tendance récente à laquelle les maquettistes ne savent pas résister dès lors qu'ils s'emparent de ces images. On ne saurait évidemment en tenir rigueur à l'auteur, dont on attend avec impa-

tience la prochaine étude consacrée à la contestation du pouvoir royal d'Henri III à Louis-Philippe.

Bertrand Tillier

Larousse, relié,
288 p., 220 illustrations,
265 F.



LA REVOLUTION LIBERALE

par Piero Gobetti

Jeune intellectuel brillant, Piero Gobetti, a proposé au début des années 1920 une nouvelle vision de la société italienne. Grâce aux éditions Allia et à la présentation de Marco Gervasoni, son texte manifeste, *La Révolution libérale*, est enfin disponible en langue française.

Piero Gobetti est né à Turin en 1901. Il est mort à Paris en 1926, victime des séquelles de violences dont il fut victime dans l'Italie fasciste. Animateur d'une revue qui porte le nom de l'ouvrage qu'il publia en 1925, *La Révolution libérale* est en effet le seul livre touchant aux questions politiques de Gobetti. Il s'inscrit dans une tradition politique multiple. Sorélien, il critique les élites et leur fonction. Libéral, il place l'individu comme producteur et personnage central de la société. Pragmatique, il estime que les mythes sont nécessaires à la pratique et à la vie politiques. Il bouscule les us et coutumes politiques et se propose d'analyser dans les détails les travers de la société politique italienne ainsi que les problèmes qui se posent à elle. C'est bien sûr libéral au sens étymologique, qui a accepté

la participation de personnalités aussi différentes que des anarchistes comme Luigi Fabbri et Camilo Berneri, des socialistes comme Carlo Rosselli ou le syndicaliste Edouard Berth.

Cet ouvrage passionnant, nous montre que les chemins sont complexes et laisse à penser que l'usage du libéralisme doit être réactualisé.

S. Boulouque

Editions Allia, 1999,
198 p., 120 F.



STEINLEN ET L'EPOQUE 1900

catalogue dirigé par
Claire Stoullig

Cet ouvrage accompagne l'exposition homonyme qui se tient au musée Rath jusqu'au 30 janvier 2000. Le projet est ambitieux : présenter la modernité à la charnière des XIX^e et XX^e siècles et autour de la personnalité du peintre-dessinateur Théophile-Alexandre Steinlen, né à Lausanne en 1859. Il fit le principal de sa carrière à Paris, où il mourut en 1923. Pour ce faire, son œuvre considérable, en nombre comme en qualité, est confrontée aux productions de plus de 40 artistes qui furent plus ou moins ses contemporains. L'entreprise paraît stimulante. Pourtant, en dépit de quelques points forts retenus pour structurer le propos, le catalogue reste peu persuasif au regard des précédentes publications consacrées à l'artiste – les catalogues des expo-

sitions de la Kunsthalle de Berlin (1978) et du musée de l'Histoire vivante de Montreuil (1987) demeurent des références ici peu renouvelées. Le considérable travail récemment accompli par Jacques Christophe (Steinlen, 2 vol., Lyon, Aléas, mai 1999) n'est à aucun moment mentionné en bibliographie, pas plus que les récentes études consacrées au dessin de presse.

Quelques études apportent néanmoins un éclairage intéressant : Florence Valdès-Forain compare judicieusement les productions engagées de Steinlen et de Forain. Brigitte Léal évalue finement les rapports entre Forain et Picasso. Et Philippe Kaenel interroge la place des arts graphiques face à l'histoire dans un essai tonique et documenté. L'iconographie mêle astucieusement peintures, illustrations et dessins de presse, en établissant des parallèles intéressants. Mais l'ensemble souffre d'une impression de « déjà vu », tant les œuvres reproduites sont connues.

Cette publication aurait été l'occasion de nouvelles approches qui demeurent souvent vaines, tandis que les notices d'œuvres, « dispersées dans l'ensemble du catalogue », sont peu convaincantes et d'un usage difficile, faute d'index. Les passionnés de la Belle Epoque et de ses paradoxes trouveront néanmoins dans cet ouvrage une aubaine pour revoir des images noires, cinglantes et corrosives.

Bertrand Tillier

Genève, Musée
Rath, 190 p., 48 F.

LA REPENTIE

par Didier Daeninckx

Terrorisme, répression, oubli : le cycle de certaines dérives de l'après-soixante-huit s'achève. Comme son compère Jean Bernard Pouy, qui nous offre un

polar, Larchmütz 5632, (Gallimard, Série Noire), nous présente des anciens qui reprennent du service... au nom d'une cause qui semble avoir changé de sens. Daeninckx décrit le parcours de Brigitte qui a passé quelques années à l'ombre pour une participation active aux Comités de libération prolétarienne. La tragédie se déroule à Saint-Nazaire. Dans cette longue nouvelle, on retrouve les descriptions chères à l'auteur, l'atmosphère froide du port, les ombres du passé, qui, comme à chacun de ses romans, viennent nous submerger.

S. B.

Verdier, 1999, 88 p.,
59 F.



MUSSOLINI

par Pierre Milza

Dans cette magistrale biographie, Pierre Milza retrace le portrait du fondateur du fascisme. Comme le note l'auteur « travail d'un long cheminement », de l'un des meilleurs spécialistes de l'Italie, des relations internationales et des fascismes qui met en perspective cet homme, ce mouvement et ce pays.

Les origines intellectuelles du Duce sont hybrides. Son socialisme est un mélange de socialisme marxiste, d'anarchisme, de syndicalisme sorélien, d'insurrectionnalisme mêlant le mythe de l'unité italienne à un peu de blanquisme. Membre de la direction du Parti socialiste italien, il est pacifiste avant la guerre. Il verse ensuite dans le bellicisme outrancier et l'interventionnisme,

espérant voir naître une Italie régénérée. La fin de la guerre engendre des frustrations, qu'il utilise habilement en axant sa propagande autour du thème de la victoire "mutilée". De révolutionnaire internationalisme, il est passé au stade du révolutionnaire nationaliste. Il utilise la rhétorique de la contre révolution/révolution, en s'appuyant tantôt sur le pouvoir parlementaire, tantôt sur la violence de rue (les célèbres squatri), qui assassinèrent les opposants. Cette dualité du pouvoir (rue/parlement), lui permet d'y accéder avec la marche sur Rome. C'est la phase d'installation au pouvoir, avec son corollaire, la terreur politique. La responsabilité dans l'assassinat du socialiste italien Giacomo Matteotti semble être indirecte. En effet, le socialiste italien a été assassiné par des proches de Mussolini. On ne saura peut-être jamais s'il l'a commandité. Il a en tout les cas couvert les assassins, tout comme il a fait exiler et emprisonner les opposants. La violence fasciste n'atteindra cependant jamais celle des régimes stalinien ou nazi. Mussolini a créé l'expression d'Etat totalitaire et a cherché la politisation, la nationalisation, la mobilisation et l'adhésion complète de la nation. La popularité de Mussolini, a été grande. Le fascisme a recueilli une grande partie des faveurs de la population, au moins jusqu'à la guerre d'Ethiopie. Cependant la structure du pouvoir est demeurée complexe, dans les premiers temps ; elle s'est au fur et à mesure rigidifiée et personnalisée. L'inscription du fascisme dans la durée permet également de mesurer l'évolution du régime, si le fascisme n'était pas antisémite à ses débuts, il prend un tour officiel en 1938. Avec l'instauration de la République de Salò en 1943, Mussolini se soumet aux volontés politiques de l'Allemagne nazie et participe à l'instauration des lois nazies.

Si originellement le fascisme a servi de modèle culturel au nazisme, il s'est par la suite éclipsé derrière lui pour suivre.

Cette biographie est un ouvrage essentiel dans les débats actuels sur la nature et le fonctionnement du totalitarisme. Ces régimes ont comme une caractéristique commune de s'être incarnés dans la figure d'un homme.

S. B.

Paris, Fayard, 1999, 180 F, 986 p.



LE PRINTEMPS TCHÉCOSLOVAQUE, 1968

par François Fejtö et Jacques Rupnik

Instaurer le socialisme à visage humain tel était la devise de ces volontaires pour la liberté qui furent les étudiants, ouvriers et habitants de Prague en cette année 1968.

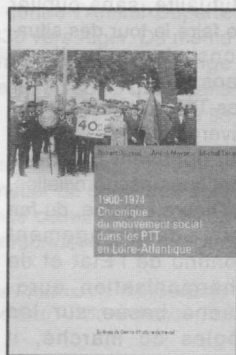
Les actes du colloque tenu au mois de juin 1998 sont donc consacrés au Printemps tchécoslovaque. Les trente-cinq communications se subdivisent en plusieurs sous groupes : les lectures historiques du printemps tchèque, l'étude de la décomposition du système, les répercussions internationales et l'évolution de la situation jusqu'à la révolution de velours de l'automne 1989.

A lecture des différentes contributions, un constat s'impose soulevé par François Fejtö, le printemps de Prague est bel et bien le réveil de la société civile et de la conscience civique. Il a en même temps

marqué « à côté de la révolution hongroise douze ans plus tôt et du mouvement de solidarité en Pologne douze ans plus tard [...] » le début de la fin de la dictature sur le prolétariat.

S. B.

Complexe, 1999, 336 p., 149 F.



1900-1974 CHRONIQUE DU MOUVEMENT SOCIAL DANS LES PTT EN LOIRE-ATLANTIQUE

Le Centre d'Histoire du Travail est un centre d'archives et une bibliothèque d'histoire sociale situé à Nantes. C'est également une petite maison d'édition publiant de un à deux livres par an.

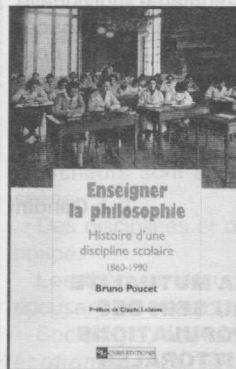
Ils nous ont communiqué leur dernière publication : 1900-1974, *Chronique du mouvement social dans les PTT en Loire-Atlantique*. Ce livre a été rédigé par trois retraités, anciens syndicalistes CGT des Postes et communications : Robert Guiraud, André Meyer et Michel Tacet.

Après plusieurs années de recherches aussi bien dans la presse locale que dans les archives départementales ou les archives syndicales disponibles dans le Centre, ils ont achevé un livre retraçant les luttes - unies ou désunies - contre l'Etat-patron, pour la défense du service public ; pour la suppression de la précarité par la titularisation des personnels auxiliaires, intérimaires ou occasionnels ; pour l'obtention d'un traitement décent ; pour la diminution de la durée du

travail et l'amélioration des conditions de son exercice.

Un sérieux témoignage de 400 pages avec quelques photos et reproductions de documents rares.

S'adresser à : Centre d'Histoire du Travail, 2 bis Boulevard Léon Bureau, 44200 Nantes, 178 F franco.



ENSEIGNER LA PHILOSOPHIE 1860-1990

par Bruno Poucet

Issue de l'enseignement religieux et longtemps réservée à une élite - à laquelle elle avait pour tâche de délivrer une éducation "morale" -, la discipline philosophique s'est constituée peu à peu, au cours du XIXe siècle, de façon indépendante au sein des cursus scolaires.

Réintroduite en 1863 dans l'enseignement secondaire après en avoir été "évincée" sous le Second Empire autoritaire, elle a acquis progressivement une place prépondérante dans l'organisation du baccalauréat, jusqu'à donner son nom à la classe terminale. Cette place de choix lui sera retirée en 1965, l'obligeant à s'organiser de nouveau pour devenir une matière parmi d'autres.

S'appuyant sur une documentation jusqu'alors peu exploitée, cet ouvrage comble une lacune dans l'étude de l'enseignement de la philosophie. Il retrace d'un point de vue historique l'évolution d'une discipline dont les transformations témoignent des enjeux liés aux différentes poli-

tiques scolaires, et montre que les établissements confessionnels ont échoué à définir l'enseignement de la philosophie d'une manière qui leur soit propre.

L'auteur explique comment, se heurtant tantôt à l'influence de l'Eglise, tantôt à celle des Sciences Humaines ou des Lettres, la discipline philosophique a dû sans cesse retracer ses frontières et adapter son contenu théorique à l'évolution de la conjoncture intellectuelle, voire politique.

CNRS Editions, 15 Rue Malbranche, 75005 Paris.

L'ENSEIGNEMENT DE L'IGNORANCE ET SES CONDITIONS MODERNES

par Jean-Claude Michéa

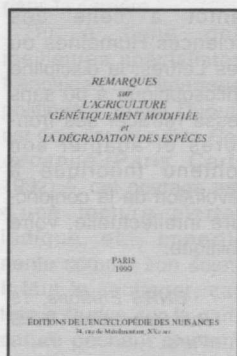
Après "Orwell anarchiste tory" (1), J.-C. Michéa, agrégé de philosophie enseignant à Montpellier, nous offre une nouvelle analyse décapante en s'attaquant cette fois aux pseudo-réformes successives, droite et gauche mêlées, du Ministère de l'Education Nationale qui, en promouvant un savoir "jetable", c'est-à-dire purement utilitaire, ont entraîné en pratique un "déclin continu de l'intelligence critique et du sens de la langue". Ainsi si "le niveau monte" au sein de la jeunesse scolarisée, le corollaire paradoxal c'est qu'"un individu peut tout savoir sans rien comprendre".

Elargissant son propos en convoquant à son chevet Marcel Mauss, George Orwell, René Girard, Pierre Legendre et l'Encyclopédie des Nuisances, l'auteur dénonce l'"omnimarchandisation" du système capitaliste et les mythes du "progrès" et du "mouvement" débouchant sur une accumulation sans fin qui conduisent l'humanité "à un monde écologiquement inhabitable et anthropologiquement impossible". Une marche arrière - mais à distinguer d'une inaccep-

table régression – s'avère indispensable pour redonner le primat "au lien sur le bien".

Jean-Jacques Gandini

(1) Ed. Climats 1995, 140 p., 70 F.



REMARQUES SUR L'AGRICULTURE GENETIQUEMENT MODIFIEE ET LA DEGRADATION DES ESPECES

Les auteurs de cet ouvrage collectif remarquablement documenté et concis poussent un cri d'alarme : "La manipulation génétique, dernière pensée de la puissance technique sans pensée, finit d'abattre les barrières naturelles qui étaient restées jusque-là un garde-fou contre l'hybris industrielle." Dans ce domaine aussi règne en maître le nouveau slogan qui fait florès, le "zéro défaut". Au nom de l'"objectivisme technique", il s'agit de mettre en place "une seconde nature plus efficace que la première, une technosphère parfaitement sûre et purifiée des obscurités, des hasards et des risques de la vie naturelle". Grâce aux plantes trans-

géniques, les grands groupes de l'industrie agro-chimique, comme Monsanto et Novartis, sont en train de prendre le contrôle de l'ensemble de la production agricole par le biais des droits de propriété qu'ils acquièrent sur les semences, réduisant ainsi les paysans à un nouvel état de servage.

Mais il faut regarder plus loin : avec les OGM, c'est l'intégrité de notre "singularité individuelle" qui est menacée puisqu'à terme nous pourrions être transformés en exemplaires duplicables à l'infini d'une espèce uniformisée...

J.-J. Gandini

LA MUTUALITE AU SEIN DES POPULATIONS LITTORALES EN CHARENTE-INFERIEURE (1850-1945)

par Patricia Toucas-Truyen

HISTOIRE DE LA MUTUALITE ET DES ASSURANCES L'ACTUALITE D'UN CHOIX

par Patricia Toucas-Truyen

P. Toucas-Truyen nous livre deux ouvrages pratiquement en même temps, sur des sujets d'actualité. Le premier livre est en fait l'édition de sa thèse de doctorat sur la Mutualité en Charente-Inférieure, thèse qui a été récompensée en 1996 par le prix de thèse décerné par le Comité d'histoire de la Sécurité sociale. On comprend l'intérêt de voir

cette contribution historique publiée, et rendue accessible au public. Après l'histoire régionale, l'auteur s'est attachée à retracer au travers d'une grande synthèse l'évolution des rapports complexes entre Mutualité et Assurances dans la société française. Du Moyen-Age à la réforme actuelle du Code de la Mutualité, sans oublier de faire le tour des situations du mutualisme dans le monde, P. Toucas-Truyen met à jour les divergences de finalités qui opposent ces deux pratiques assurancielles. A l'heure actuelle, du fait du désengagement continu de l'Etat et de l'harmonisation européenne basée sur les règles du marché, il s'agit une fois encore de faire le choix entre deux pratiques aux valeurs bien différentes. P. Toucas-Truyen conclut ainsi son ouvrage : « D'une façon plus générale, la concurrence qui se fait jour entre le secteur lucratif et le secteur solidaire pour la prise en charge de la complémentaire maladie pose la question des choix qui doivent être opérés sans retard pour l'avenir de la protection sociale. Seul un acte politique, émanation d'une volonté citoyenne, prenant en compte l'intérêt général peut décréter qu'il est éthiquement inconcevable qu'une poignée d'actionnaires tire un quelconque profit de la gestion de la santé. »

A. Lorry

Librairie de l'Inde éditeur (20, rue Des-

cartes, 75005 Paris), 1998, 409 p.

Syros/Mutualité française (9 bis, rue Abel-Hovelacque, 75013 Paris), 1998, 196 p.

REVUES

PLEIN CHANT N°64-65

"Michel Ragon parmi les siens", dossier rassemblé et présenté par Guy Bordes.

On ne présente plus Michel Ragon, ou alors sous différentes casquettes : le romancier populaire, l'historien de l'urbanisme et de l'architecture, le critique d'art ou encore le poète, selon les goûts de chacun. Mais cette diversité des centres d'intérêts peut parfois porter à confusion sur la personnalité profonde de l'écrivain. Guy Bordes, qui a coordonné le numéro de cette superbe revue, ouvre ainsi le dossier par un article au titre provocateur : « Michel Ragon méconnu ». L'objet de ce numéro, à travers de nombreux témoignages, est de reconstituer le fil rouge qui, sous l'abondant protéiforme de l'œuvre, ne cesse de sous-tendre la responsabilité et la production intellectuelle de l'auteur. « Sous l'écume apparente de la diversité idéologique, un seul parti-pris, un seul parti : celui des humbles et des exclus de l'histoire » (p. 10) ; voilà le but de ce numéro de *Plein Chant*, qui vise à faire connaître Michel Ragon dans son unité intellectuelle.

A.L.



PLEIN CHANT N° 67

Plein Chant nous propose, dans ce numéro 67 un florilège très racé de poésies subtiles. Tout d'abord nous avons le bonheur de découvrir Robert Prade : *Il nous rappelle que l'écriture est une exigence solitaire (...) il dit et redit inlassablement l'homme, le vent, la sensualité et le bout du chemin (...)* Patrice Delbourg a consacré un beau livre à cet irrégulier de l'histoire littéraire.

Vient ensuite la poésie d'Halina Poswiatowska : le corps sublimé devient objet d'auto analyse et de recherche humaniste à l'écoute du temps intérieur. Toute physiologie est transmuée en poétique.

Enfin nous pouvons contempler avec plaisir les gravures de Pascale Hémary.

Plein Chant demeure fidèle à la pure poésie de l'objet littéraire.

E. Commun

Plein Chant, Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente. Le numéro 60 F.

Dans son numéro 49, le **Publiphobe**, créé il y a 9 ans par Yvan Gradis, continue à « faire prendre conscience des procédés publicitaires ou autres, destinés à mettre en condition l'opinion publique ; sensibiliser le public aux nuisances écologiques, aux déséquilibres sociaux et aux risques de manipulation psychologique liés à l'emploi ou à l'abus de ces procédés ; réfléchir sur les enjeux avoués ou non de ces derniers ; organiser des contre-pouvoirs » (statuts).

Il annonce notamment la sortie d'une nouvelle revue antipublicitaire en kiosque depuis le 20 novembre : Casseurs de pub, la revue de l'environnement mental. Soixante-quatre pages en couleurs, prix 25 F. L'essentiel de ce premier numéro (et dossier annuel) est consacré à des détournements de publicité, procédé qui consiste à détourner, sur le mode ludique, le texte et l'image de messages publicitaires actuels ou récents – donc présents à l'esprit d'une partie du public –, en les modifiant légèrement pour les faire servir un tout autre objectif.

Pour paraître, la revue a dû affronter ce qui ressemble fort à de la censure de la part de certains imprimeurs et diffuseurs de presse. Sitôt parue, elle s'est vue, grâce à un communiqué relatant sa pénible naissance, littéralement assaillie par la presse écrite et audiovisuelle, bénéficiant ainsi d'une publicité des plus paradoxales. Heureux effet-martyre !

Cette revue est un organe du Comité des créatifs contre la publicité, né en septembre, quelques semaines avant la revue, il a pour objet statutaire, outre ladite publication, « la résistance au conditionnement publicitaire, la sensibilisation aux thèses écologiques grâce à la création artistique, la défense de la démocratie, de l'écologie, des valeurs humanistes et républicaines ».

Adresse commune de la revue et de l'association : 11, place Croix-Pâquet, 69001 Lyon.



M. André Devriendt, secrétaire de la section des correcteurs retraités mais aussi abonné de la première heure au "Peuple Français" puis à "Gavroche" nous a fait parvenir la revue "Entre Nous", publication de son syndicat.

Sur une trentaine de pages, parfois plus selon les numéros, les retraités ne manquent pas d'évoquer la vie de l'association et donnent des nouvelles des membres. Mais on trouve aussi dans cette revue des articles intéressants même pour des lecteurs extérieurs à la profession et notamment ceux qui aiment l'histoire.

Ainsi dans un numéro récent on s'interroge sur les accusations portées contre l'Amiral Duperré lors de l'expédition de 1830 vers Alger. Du même auteur, une étude bien menée sur l'étrange parallélisme de deux destinées communes dans

l'errance : celle d'Arthur Rimbaud et d'Isabelle Eberhardt qui pourrait bien être sa fille.

Mais l'histoire n'est pas seule en bonne place et, outre des contes, nouvelles, histoires et poèmes, des informations d'actualité sur le métier de correcteur sont publiées régulièrement. Ainsi apprend-on que si vous vous posez une "question de français" le correcteur du Monde vous répondra personnellement si vous l'appellez sur le site "lemonde.fr".

Pour tout renseignement, Syndicat des Correcteurs et des Professions Connexes de la Correction - Bourse du Travail - 3, rue du Château-d'Eau - 75010 Paris. Tél. 01.42.08.02.28 - Fax : 01.42.08.03.90.



RECHERCHE SOCIALISTE N°8

L'Internationale socialiste franchit le cap des 110 ans et sa puissance s'étend aux cinq continents.

Maintenant comme pré-supposé la conservation de l'espèce et la préservation de l'individu sociale et politique, son message

s'étend à l'universel.

Après un voyage au cœur du Congrès de Paris, ce numéro insiste sur un point d'actualité crucial : les nouveaux habits de la régulation.

La mondialisation globalisante succédant à l'internationalisation voit les nations dépossédées de leurs outils de pensée économique. Il faut donc définir de nouvelles éthiques de sélection.

A une époque où l'humanitaire est lié au diplomatique, une analyse historique du socialisme est proposée.

La méditerranée est résorbée comme mer-fracture et une troisième voie se fait jour en Amé-

rique Latine.

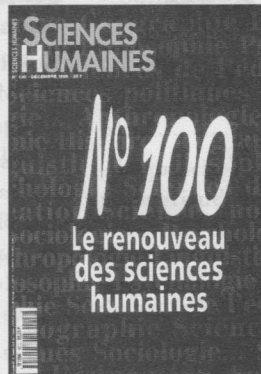
Enfin un document nous rappelle de 51 à 99 les 2 déclarations de principe de l'Internationale socialiste.

Ainsi la revue se réinscrit-elle bien dans une éthique qui replace l'homme au centre des systèmes et des débats d'idées. Il n'est plus un cas de subsomption (soumis au dictat des règles économiques).

Contre l'autoritarisme Recherche socialiste propose, une fois encore, la catharsis comme médication.

E.C.

Ours - 86, rue de Lille - Le numéro 60 F.



Qui a dit que les sciences humaines étaient en crise ? Certainement pas **Sciences Humaines** qui vient de sortir son numéro 100.

Depuis le numéro 1 Sciences Humaines constate une progression encourageante : un lectorat de plus en plus large, une collection

d'ouvrages de synthèses lancée en 1998, un site internet depuis le 15 octobre et en ce mois de janvier 2000 une nouvelle formule en couleurs...

Depuis 10 ans les sciences humaines ont fait peau neuve. Le temps des maîtres à penser a fait long feu, et de nouvelles générations de chercheurs sont apparues sur le devant de la scène.

Des disciplines et des modèles ont le vent en poupe.

Les thèmes d'études se sont renouvelées, épousant les transformations de la société.

Sociologie, éducation, histoire, linguistique, économie... La revue se propose de faire découvrir les concepts majeurs qui animent aujourd'hui les recherches dans ce qu'on peut appeler une autre époque des sciences humaines.

38, rue Rantheaume - BP 256 - 89004 Auxerre Cedex.

L'association **INF'OGM** - veille citoyenne sur les OGM sort un bulletin mensuel de 4 pages très fournies. INF'OGM est avant tout un pôle d'informations francophones qui diffuse une information régulière, vérifiée, concise et référencée, sur tous les enjeux des OGM. INF'OGM ne se substitue pas aux initiatives et aux programmes des organisations existantes.

S'adresser à Christophe Noiset
2b, rue Jules-Ferry - 93100 Montreuil
Tél. 01.48.51.65.40 - e-mail : infogm@altern.org

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je m'abonne à Gavroche à compter du numéro 110
Un an 5 numéros (dont 1 double) : 170 F — Etranger : 200 F (par avion)
Tarif spécial étudiant : 145 F sur justification.

Nom Prénom
Profession
Adresse
Code postal Ville
Compagnie Relire (s) / Chèque joint

Adresser bulletin et titre de paiement à : Editions Floréal, BP 872 — 27008 Evreux Cedex
CCP 5027 58 E ROUEN

L'amateur de livres



Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...

Assurez-vous, de préférence, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Aragon, *Le crime contre l'esprit*. Ed. de Minuit coll. Témoignages, réimpr. en 1944 de l'éd. clandestine de février 44. plaquette de 69 p. sur vergé. 60 F
 Astier (Emmanuel d'), *Les Grands. Staline Churchill De Gaulle...L'Air du Temps* 1961, 213 p. 50 F
 Babeuf, *Journal de la Confédération N° 1 : Appel au Peuple*. Réimpression de l'éd. de 1790, Plaquette de 24 p. 40 F
 Beumelburg (Werner), *La Guerre de 14-18 racontée par un Allemand*. Bartillat 1998, 588 p. 80 F

Boissel (Jean), *Gobineau biographie*. Berg International 1993, 360 p. index 80 F
 Bugnet (Cdt Charles), *En écoutant le Maréchal Foch*. Grasset 1929, 271 p. 40 F
 Boissel (Jean), *Gobineau polémiste*. J.J.Pauvert, coll. libérés 49, 1967, 192 p. 30 F
 Caste (Louis), *Mirabeau. Génie destructeur selon la légende, constructeur selon l'Histoire*. Lardanchet Lyon 1942, 292 p. 50 F
 Castelnau (Jacques), *Le comité de Salut Public 1793-1794*. Hachette 1941, 255 p. 50 F
 Cau (Jean), *L'agonie de la vieille. Agonie de la démocratie*. La Table Ronde de Combat 1970, 153 p. (défraîchi) 25 F
 (Collectif), *Soldats dans le bleu. L'opposition aux casques bleus en Suisse*. Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne 1994, 195 p. 50 F
 Dedet (Joséphine), *Géraldine reine des Albanais*. Critérian 1997, 390 p. 40 F
 Delord (Taxile), *Histoire du Second Empire 1848-1869*. Germer Baillière 1869, 2 vol. rel. demi chagrin (quelques rous-seurs) 300 F
 Dolléans (Edouard), *Histoire du Mouvement ouvrier T3 de 1921 à nos jours*. A.Colin 1953, 424 p. index 80 F
 Déclaration solennelle des Droits de l'Homme dans l'Etat social. Réimpression de de l'édition de 1793 (l'An premier de la Vérité). Plaquette de 24 p. 40 F
 Dumitresco (Grégoire), *L'Holocauste des âmes*. Librairie Roumaine Antitotalitaire 1997, 262 p. 50 F
 Ercole (Lucienne), *Vie et mort des Camisards*. Rieder 1933, 216 p. (légèrement défraîchi) 50 F
 Eugénie de Grèce, *Le Tsarévitch, enfant martyr*. Perrin 1990, 341 p. 50 F

Fabre (Marc-André), *Les drames de la Commune 18 mars-27 mai 1871*. Hachette 1937, 256 p. index 60 F
 Farge (Yves), *Toulon*. Ed. de Minuit, coll. Témoignages, réimpression de l'édition de 1943 Plaquette. sur vélin de 46 p. 50 F
 Fleury et Sonolet, *La Société du Second Empire*. Albin Michel (sans date 1904 ?) 3 vol : Vol 1, 1851-1858, 484 p. 87 ill. Vol. 2, 1858-1863, 410 p. 84 ill. Vol. 3 1863-1867 464 p. 99 ill. Les 3 vol. 180 F
 Furet (François), *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au Xxe siècle*. R.Laffont 1995, 580 p. index 80 F
 Gaxotte, *La Révolution Française*. Fayard Gdes Et. Hist. 1953, rel. toile. marque de bibl. 502 p. 40 F
 Geoffre (François de), *Normandie Niemen*. Ed. André Bonne 1952, rel. toile tampon de bibl. 285 p. 60 F
 Goodrick-Clarke (Nicholas), *Les racines occultistes du nazisme. Les Aryosophistes en Autriche et en Allemagne 1890-1935*. Pardès 1989, 343 p. index 60 F
 Guerrini (Maurice), *Napoléon devant Dieu. Profil religieux de l'Empereur*. Peyronnet 1960, 318 p. (non coupé) 50 F
 Guierre (Maurice), *L'épopée du "Surcouf" et le commandant Louis Blaison*. Ed. Belenand 1952, rel. pl. toile, 250 p. 60 F
 Johnson (Haynes), *La Baie des Cochons. L'invasion manquée de Cuba*. R.Laffont 1964, 389 p. 50 F
 Kravchenko (V.-A.), *J'ai choisi la liberté !* Ed. Self 1947, 639 p. (défraîchi) 50 F
 Lacasse (Roger), *Baie James. L'extraordinaire aventure des derniers pionniers canadiens*. Presses de la Cité 1985, 290 p. 45 F
 La Fuye (Maurice de), *Louis XVI*. Denoël 1943, 484 p. 50 F
 Lebigre (Arlette), *La Révolution des curés Paris 1588-1594*. Albin Michel 1980, 295 p. 60 F



LIBRAIRIE FLOREAL

41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom :

Adresse :

Je vous commande les livres suivants :

Auteur	Titre	prix
Port et emballage prix forfaitaire		20,00
Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal		Total

Lefebvre (Georges), *La Révolution Française*. PUF Coll. Peuples et Civilisation T XIII 1963, 698 p. index et carte dépl. 120 F

Le Gentil (René), *Ce que le monde nous doit. Inventions et découvertes françaises*. Ed. Ventadour 1957, 397 p. 70 F

Lemoine et Nguyen, *Le livre noir du syndicat de la magistrature*. Albin Michel 1991, 176 p. 40 F

Lintier (Paul), *Ma Pièce, souvenirs d'un canonnier 1914*. Plon 1916, 287 p. 70 F

Lintier (Paul), *Le Tube 1233, souvenirs d'un chef de pièce 1915-1916*. Plon 1917, 284 p. 70 F

Maspero (G.), *Lectures historiques Histoire Ancienne. Cl. de 6°*. Hachette 1898, rel. perc.; 402 p. ill. 100 F

Mathiez (Albert), *La Réaction thermidorienne*. A. Colin 1929, 324 p. index et 16 pl. h. texte 130 F

Mattei (Roberto de), *Le croisé du Xxe siècle Plino Corrêa de Oliveira. L'Age d'Homme 1997, 337 p. ill. 50 F*

Mauriac (François), *De Gaulle*. Grasset 1964, 345 p. 50 F

Mercier (Louis Sébastien), *Le tableau de Paris*. FM/La Découverte 1979, 356 p. 30 F

Miller (Russell), *Ron Hubbard le gourou démasqué*. Plon 1993, 346 p. 60 F

Michelet (Jules), *La Convention*. Ed. R. Simon 1937, 286 p. 40 F

Nixon (Richard), *Dans l'arène*. Tsuru 1990, 365 p. index 45 F

Plume (Christian), *Napoléon franc-maçon*. Ed. Veyrier coll. club de l'étrange 1985, 196 p. cart. 50 F

Reporters Sans Frontières, *Roumanie qui a menti ? Les journalistes s'interrogent*. Ed. R. S. F. 1990, 174 p. 40 F

Roux (Jacques), *Discours sur les moyens de sauver la France et la liberté*. Réimpression de l'édition de 1793, plaquette de 48 P. 50 F

Séjour (Gal cte Philippe de), *La Campagne de Russie*. Ed. R. Simon 1936, 288 p. 40 F

Sifrin (Avraham), *URSS sa 16° République. Premier guide des camps de travail et des prisons en Union soviétique*. Stéphanus Edition Suisse 1980, avec 170 photographies et croquis, un plan dépliant. ... 80 F

Sorman (Guy), *La Révolution conservatrice américaine*. Fayard 1283, 250 p. 40 F

Terzian (Pierre), *L'étonnante histoire de l'OPEP*. Ed. Jeune Afrique 1983, 394 p. index 60 F

Verluise (Pierre), *Le nouvel emprunt russe*. Première Ligne 1995, 215 p. .. 40 F

Vexin, *L'armistice 12-16 juin 1940*. Ed. de Minuit coll. Témoignages réimpr. en 1944 de l'édition de 1940, plaquette sur vergé de 46 p. 60 F

Walter (Gérard), *Maximilien Robespierre*. Gallimard 1989, 780 p. index 80 F

Wittlin (Thaddeus), *Beria. Vie et mort du chef de la police secrète soviétique*. Elsevier 1976, 328 p. index (défraîchi) 50 F

Zinoviev (Alexandre), *Para Bellum. Roman*. Julliard 1987, 247 p. 40 F

Œuvres de Proudhon. Tous les exemplaires ci-dessous sont reliés d. basane et sont vendus séparément. Edition Librairie internationale :

- *Qu'est-ce que la Propriété ?* 1867, 356 p. 90 F

- *De la Création de l'ordre dans l'humanité ou principes d'organisation politique*. 1868, 394 p. 90 F

- *Solution du problème social*. 1868, 315 p. 90 F

- *La Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre*. 1868, 313 p. 100 F

- *Le principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la Révolution*. 1868, 318 p. 90 F

- *Idée générale de la Révolution au XIX° siècle*. 1868, 320 p. 90 F

- *Manuel du spéculateur à la Bourse*. 1869, 441 p. 100 F

- *Des Réformes à opérer dans l'exploitation des chemins de fer*. 1868, 342 p. 90 F

- *La Guerre et la Paix, recherches sur le principe et la constitution du droit des gens*. 1869, 2 tomes en un volume (320 p. + 333 p.) 150 F

- *Théorie de l'impôt*. 1868, 328 p. .. 90 F

- *Les Majorats littéraires*. 1868, 327 p. 90 F

- *Mélanges - Articles de journaux 1848-1852. Articles du Représentant du Peuple, du Peuple, de 1 La voix du Peuple*. 1868 et 1870. 3 tomes en 2 volumes (296 p. + 300 p. + 338 p.) 200 F

- *Philosophie du progrès - La justice poursuivie par l'Eglise*. 1868, 336 p. 90 F

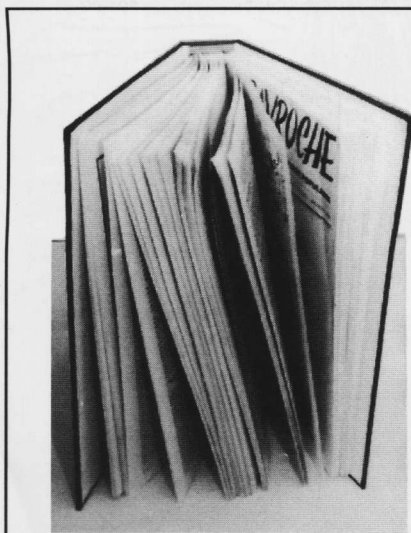
- *Théorie de la Propriété suivie d'un nouveau plan d'exposition perpétuelle*. 1871, 310 p. 100 F

- *France et Rhin*. 1867, 260 p. 80 F

- *La Bible annotée (nouveau testament)*. 1867, 492 p. 120 F

- *Contradictions politiques - Théorie du mouvement constitutionnel au XIXe siècle*. 1870, 269 p. 80 F

- *P. -J. Proudhon - sa vie et sa correspondance 1838-1848, par C.-A. Sainte-Beuve*. 1872, 352 p. 100 F



Reliure qui permet de classer 10 numéros soit 2 années de la revue :

A l'unité : 55 francs
De 2 à 4 : 50 francs l'une
Au-delà : 45 francs l'une

Franco de port

Je commande reliure (s) (chèque joint)

Mon adresse.....



Du XIX^e au XX^e siècle : du sans logis au SDF
(Dessin de J.L. Forain)